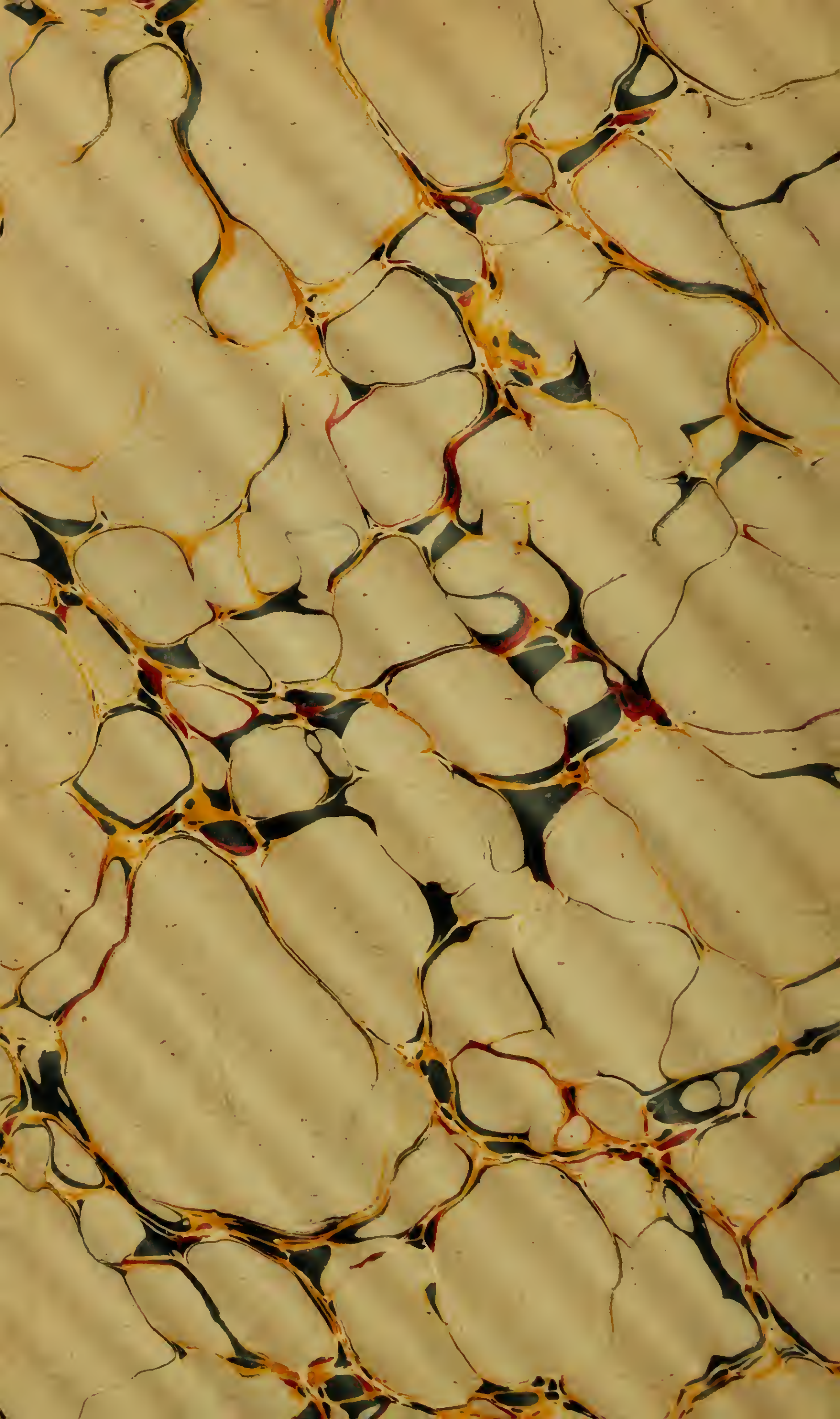
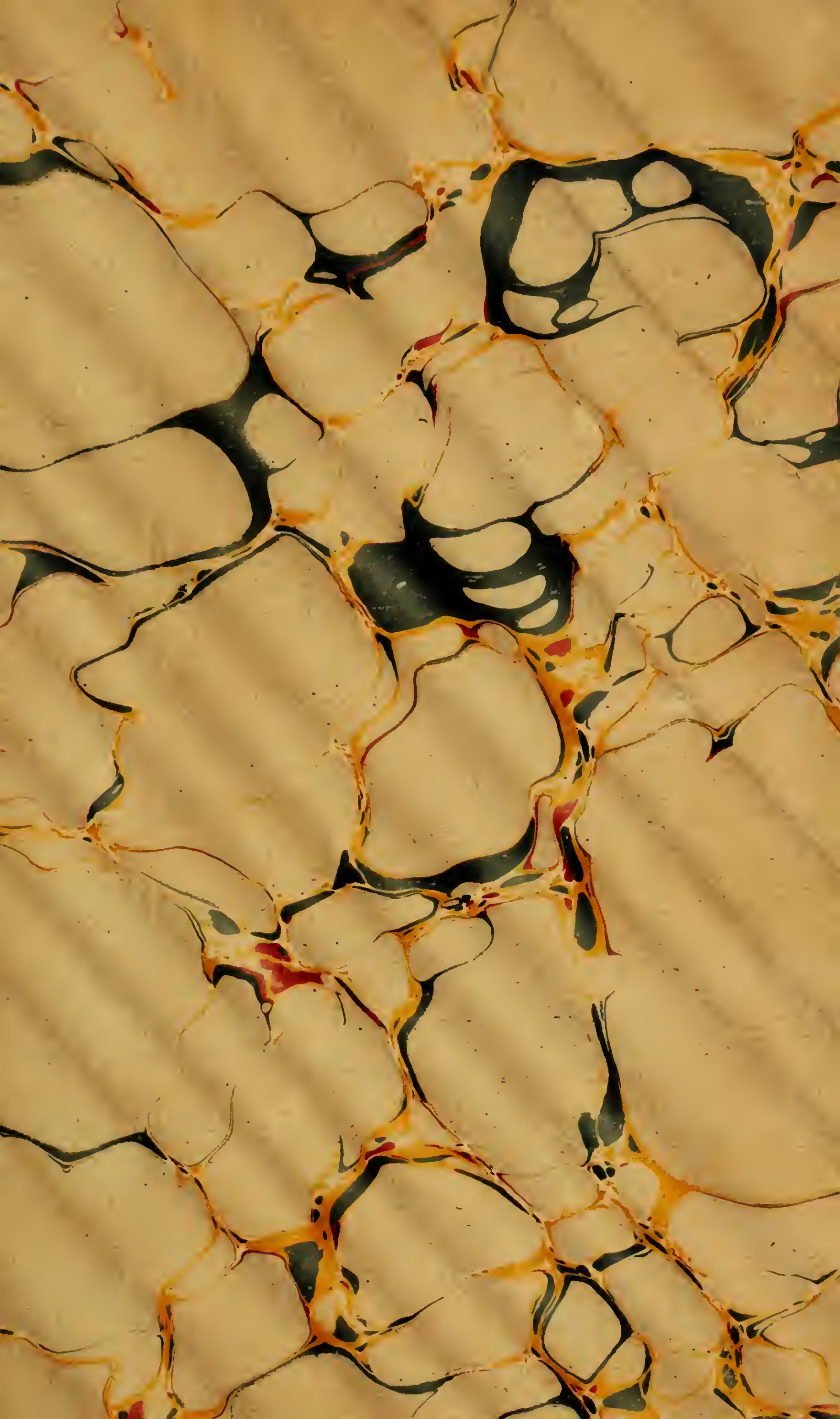

3 1761 07936887 4
LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO





MAURICE DONNAY

La Doulourense



PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

LA

DOULOUREUSE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur le *Théâtre du Vaudeville*,
le 12 février 1897.

DU MÊME AUTEUR

Éducation de Prince . . . . 1 vol.
Chères Madames. . . . . 1 —

THÉATRE

Eux. Un acte . . . . 1 vol.
Phryné, scènes grecques représentées au *Chat Noir* 1 —
Ailleurs, revue symbolique représentée au *Chat Noir*. . . . . 1 —
Lysistrata, comédie en quatre actes (*Grand Théâtre*) . . . . 1 —
Folle Entreprise. Un acte (*Vaudeville*). . . . . 1 —
Amants, comédie en quatre actes (*Renaissance*). . 1 —

Pour paraître prochainement :

Pension de Famille, comédie en quatre actes (*Gymnase*).

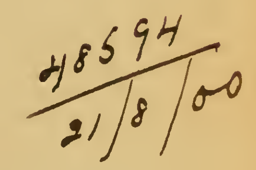
MAURICE DONNAY

La Douloureuse

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Septième édition





PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1898

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

PERSONNAGES

Philippe Laubertie	MM.	Calmettes.
André Freville		Mayer.
Cresson		Mangin.
Lubin		Torin.
Yorick Lambert		Gildès.
Colas		Numa.
Stany des Trembles.		Dauvilliers
Gaston Ardan		Chautard.
Flock		Fleury.
Sureau		Rambert.
Bladru (du Gers).		Leubas.
Cormier.		Cueille.
Flavel		Grandjean.
Hélène Ardan	Mmes	Réjane.
Gotte des Trembles		L. Yahne.
Mme Leformah		Henriot.
Mme Sureau.		Sorel.
Mme Flock.		Suzanne Avril
Mme Bladru (du Gers). . . .		Claudia.
Mme de Pailly		M. Laurent.
Une Gouvernante		Netza.
Les Sœurs Clarisson		Grancey. Faury. J. Laurent. Fédy. Kerhoas.

ACTE PREMIER

Chez Gaston Ardan, en son hôtel de l'avenue de Wagram. Installation riche, mais sans tradition. Fête de season et de grande semaine : c'est en effet dans les premiers jours de juin, la veille de la grande course de haies, à Auteuil.

Des petites filles en jupe courte, avec de longs cheveux blonds, des chaussettes mauves, sont disséminées parmi les invités. Ce sont les petites Clarisson. Chacune d'elles est très entourée.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME FLOCK, UN GIGOLO, CRESSON, LUBIN, LAMBERT, FLOCK, Invités, Invitées.

(Au lever du rideau, la bousculade au buffet; On entend les phrases ordinaires.)

UN MONSIEUR

Voulez-vous un verre de champagne ?

UNE DAME

Tâchez de m'avoir un consommé.

UN JEUNE HOMME

Restez là. Je vais vous apporter du café glacé.

UNE DAME

Une simple tasse de chocolat avec de la brioche.

MADAME FLOCK, à un gigolo.

Quand arrive cette heure-ci, on a l'estomac dans les talons, vous ne trouvez pas ?

LE GIGOLO

C'est qu'il est deux heures du matin.

MADAME FLOCK

Heureusement qu'ici c'est une maison où l'on mange bien. Avez-vous déjà dîné ici ?

LE GIGOLO

Non, jamais... je connais à peine les Ardan.

MADAME FLOCK

Eh bien, Mme Ardan s'entend très bien à donner à dîner, on voit qu'elle s'en occupe...

C'est une cuisine élégante et loyale en même temps.

LE GIGOLO, sans conviction.

Ce que vous me dites là me fait le plus grand plaisir.

MADAME FLOCK

Et même quand ils donnent des soirées, le buffet est très soigné... rien n'est laissé au hasard; ces choux grillés sont exquis. Vous êtes trop jeune... mais vous verrez plus tard, vous apprécierez les maisons où il y a un bon buffet... elles sont rares. Donnez-moi donc encore un chou grillé, voulez-vous ?

LE GIGOLO, lui mettant brutalement l'assiette pleine de choux grillés dans la main.

Tenez, puisque vous les aimez, finissez-les donc !

ARDAN, s'approchant d'un groupe formé de Cresson, Lubin, Flock, Yorick Lambert.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ? Vous ne prenez rien ?

CRESSON

Il n'y a pas moyen de se faire servir... ils n'ont donc pas dîné tous ces gens-là ?

ARDAN

Si vous avez soif, j'ai fait établir un bar dans la vérandah!... C'est Colas qui a eu cette idée-là.

FLOCK, léger accent lourd.

Vraiment, un bar ? C'est original.

ARDAN

Il faut que vous voyez ça : il y a des garçons en vestes blanches, des verres de toutes les couleurs, de grosses bouteilles de champagne et des piles de bœuf salé ; c'est arrangé avec beaucoup de goût.

LUBIN

Qui va demain à Auteuil ?

FLOCK

Qu'y a-t-il demain à Auteuil ?

LUBIN

Il y a la grande course de haies, monsieur Stock.

FLOCK, rectifiant.

Je m'appelle Flock, Flock.

LUBIN

Oh ! pardon !

FLOCK

Moi, je ne vais qu'au grand prix de Paris.

YORICK LAMBERT

On ne va plus au Grand Prix de Paris, monsieur Cloque.

FLOCK, rectifiant.

Flock ! Flock !

YORICK LAMBERT

Ah ! pardon... Moi, j'y vais parce que c'est mon métier : il faut que je voie tout ; mais vous, un homme chic, un homme dans la commission, vous ne pouvez pas vous commettre dans ces endroits-là.

CRESSON

Déjà, avant-hier, au grand steeple, c'était très purée, on ne va plus qu'à la course de haies et le jour des mails, monsieur Troch.

FLOCK, rectifiant.

Flock! Flock!

CRESSON

Oh! pardon!

FLOCK

Eh bien, je vais toujours au Grand Prix... ça me manquerait. J'y allais quand j'étais petit, avec mon père, sur la pelouse, parce qu'en ce temps-là tout le monde ne se payait pas le pesage comme maintenant... Oui, je me rappelle, nous y allions par le chemin de fer ou les bateaux, et c'était du délire quand c'était un cheval français qui gagnait. Est-ce un Français qui gagnera cette année?

LUBIN

Ça, monsieur Tock.....

YORICK LAMBERT et CRESSON

Flock ! Flock !

LUBIN

Oh ! pardon... Ça, monsieur Flock, je m'en fiche comme d'une frontière : il n'y a pas de cheval anglais ni de cheval français, il y a le cheval galette.

FLOCK

C'est égal, vous avez beau dire... ça fait toujours plaisir.

YORICK LAMBERT

Vous avez raison, mon cher monsieur Lévy.

FLOCK, rectifiant.

Flock ! Flock!

YORICK LAMBERT

C'est ce que je disais... vous avez raison, mon cher monsieur Flock, ces jeunes gens sont cyniques, et le vrai patriotisme s'attache aux moindres choses : il se manifeste aussi bien sur un champ de courses qu'au café-concert et si c'est une écurie française qui gagne dimanche

prochain, quelle joie pour vous de télégraphier la bonne nouvelle aux vieux parents que vous avez laissés là-bas.

FLOCK

Là-bas ? Où donc ?

YORICK LAMBERT, avec un terrible sourire de côté.

A Berlin.

ARDAN, venant au secours de Flock.

Venez-vous voir le bar ?

FLOCK

Volontiers, volontiers.

(Flock et Ardan s'éloignent.)

CRESSON

Il n'aime pas ces plaisanteries-là.

LUBIN

En attendant, a-t-on un tuyau pour demain ?

CRESSON

Je vais te dire le gagnant : c'est Memento.

LUBIN

Le cheval de Gaston ?

CRESSON

Oui, je sais bien ; ils l'ont tiré avant-hier, mais c'était pour avoir la grosse cote demain. Rappelle-toi ce que je te dis, c'est Memento qui arrive demain, en valsant, dans un fauteuil.....

YORICK LAMBERT, avec un terrible sourire.

Dans un panier à salade.

COLAS, survenant avec une assiette, une coupe de champagne et une petite Clarisson.

Tiens, sale gosse, prends ça. (Il lui colle un petit four dans la bouche.) Tu as soif maintenant? Avale ça. (Il lui tend une coupe de champagne.) Est-elle assez gentille, hein ? Celle-ci, c'est Ida... c'est la plus jeune : elle fait de l'aquarelle..... pas mal, ma foi.

YORICK LAMBERT

Il y en a cinq ?

COLAS

Oui, il y en a cinq : Ida, Nelly, Eva, Mary

et Lola, et elles ont chacune leur spécialité.

YORICK LAMBERT

Comment l'entendez-vous?

COLAS

Pas comme vous le croyez... Nelly fait le saut périlleux, Eva joue du benjo, Mary imite la bicyclette et Lola est mariée.

YORICK LAMBERT

Vous avez l'air très au courant... Sont-elles vraiment sœurs?

COLAS

Non, mais je les aime comme des sœurs. Vous ne comprenez pas ça, parce que ça vous trouble, vous, les pantalons, les dessous, les chaussettes mauves, vous êtes de jeunes très vieux messieurs.

CRESSON

Moi, cette môme-là ne me trouble pas du tout. Regardez-moi ça, il n'y a rien là dedans. (Il désigne, en y mettant les deux mains d'ailleurs, le corsage de la Clarisson.)

IDA CLARISSON, léger accent.

Si vous n'aimez pas mes nichons, on peut faire monter de la bière. (On rit.)

COLAS

Moi, elles m'amusent : c'est leur façon de se ballader dans la vie qui m'intéresse; je les regarde comme de jeunes animaux élégants et drôles... Je me penche sur leur âme.

YORICK LAMBERT

Vous appelez une âme, une âme.

COLAS

Décidément, vous ne pouvez pas me comprendre.

LUBIN

Mais si, mais si, moi je te comprends très bien, tu as raison, elles sont exquises. Vous ne savez pas ce qu'on devrait faire? On devrait leur offrir un banquet. Je vois très bien ça chez Cubat... Douze francs par tête, comme à la Comédie-Française... pour qu'il n'y ait que des gens chic.

CRESSON

Qui est celle qui cause avec ce gros monsieur?

COLAS

C'est Lola, celle qui vient de se marier.

CRESSON

Et le monsieur, qui est-ce?

YORICK LAMBERT

Vous voulez rire?

CRESSON

Si je voulais rire, je rirais.

YORICK LAMBERT

C'est Bladru, le député du Gers, celui qui a proposé l'impôt sur le parvenu... un ministre de demain.

CRESSON

Il a une bonne tête d'Auvergnat... Mais, regardez-le donc : croyez-vous qu'il lui fait du plat à la sister? Eh bien, mon vieux, si la droite te voyait!..

LUBIN

Accompagnons-le! (Ils chantent en sourdine un air anglais.)

CRESSON, se dirigeant vers Bladru.

Pardon, monsieur, si j'interromps des épanchements de famille, mais je ne peux résister à mon vif désir de vous féliciter...

BLADRU, interloqué.

Mais, monsieur, vraiment... à quel propos? je n'ai pas l'honneur...

CRESSON

Vous avez cinq filles charmantes... Ce sont des créatures d'exception, des êtres de rêve. Ah! elles sont vraiment excitantes, et, avec ça, bonnes musiciennes... vous devez être fier...

BLADRU

Vous devez vous tromper, monsieur.. vous confondez. Je suis M. Bladru, Bladru, du Gers.

CRESSON

Quelle gaffe! Je vous demande pardon,

monsieur, je suis désolé, je vous prenais pour M. Clarisson, vous avez tellement l'air d'un Anglais... (Lubin et Colas dansent la gigue; Bladru mécontent, s'éloigne.)

LUBIN

Acrais! Acrais! v'là l' patron!... (Ils s'arrêtent de danser et vont causer plus loin. Ardan cueille Bladru et l'emmène.)

SCÈNE II

Les Mêmes, Madame FLOCK, Madame de PAILLY, Madame BLADRU

MADAME FLOCK, arrivant du buffet avec une jeune femme, Mme de Pailly.

Tenez, voilà justement Mme Bladru, nous sommes sauvées. Chère Madame, je vous cherchais... permettez-moi de vous présenter mon amie, Mme de Pailly, qui a une petite requête à vous adresser, et vous m'obligeriez fort en l'écoutant favorablement.

MADAME BLADRU

Mais, chère Madame, soyez persuadée que

je ferai tout mon possible pour vous être agréable, mais je n'ai pas une grande influence.

MADAME FLOCK

Vous en avez une énorme, au contraire... Vous êtes Mme Bladru, la femme d'un leader redoutable et qui vous craint.

MADAME BLADRU

Pas tant qu'on le croit. Je ne pèse pas beaucoup dans les déterminations de M. Bladru.

MADAME FLOCK

Oh! je ne dis pas que vous pourriez nous faire avoir la guerre, ou même une simple charge de cavalerie sur la place de l'Opéra; mais enfin, un homme politique ne peut pas s'occuper de tout... il y a des petits détails... les rubans, par exemple... Eh bien! il est évident que les rubans, ça regarde plutôt les femmes.

MADAME BLADRU

Vous avez une façon de dire les choses...

MADAME FLOCK

Allons... je vous laisse. (Elle s'éloigne.)

MADAME DE PAILLY

Mon Dieu, Madame, ce que vient de dire si gentiment Mme Flock me met à l'aise pour vous expliquer l'objet de ma démarche : il s'agit, en effet, d'un ruban pour le 14 Juillet prochain...

MADAME BLADRU

Rouge..... violet..... vert?

MADAME DE PAILLY

Nous sommes plus modestes : violet.

MADAME BLADRU

Pour qui, pour vous?

MADAME DE PAILLY

Oh! non... quelle horreur! (Se rattrapant) c'est-à-dire, je n'y ai aucun droit... c'est pour un brave homme qui meurt d'envie d'avoir les palmes.

MADAME BLADRU

A-t-il des titres?

MADAME DE PAILLY

Aucun... c'est le mari de ma manucure; seulement, sa femme y tient beaucoup; ça le poserait auprès de sa clientèle, vous comprenez.

MADAME BLADRU

Et pour le 14 Juillet?... il n'y a pas de temps à perdre, c'est dans six semaines à peine. A-t-il fait sa demande?

MADAME DE PAILLY

Je ne crois pas.

MADAME BLADRU

Il n'y a pas de temps à perdre encore une fois; il faut qu'il la fasse.

MADAME DE PAILLY

Lui-même?

MADAME BLADRU

Sans doute... Est-ce qu'il ne sait pas écrire?

MADAME DE PAILLY

Oh! si! seulement, c'est pour l'orthographe, pour la tournure.

MADAME BLADRU

Il y a un modèle pour ces sortes de lettres... donnez-moi votre adresse, je vous l'enverrai.

MADAME DE PAILLY

Vous êtes tout à fait aimable.

SCÈNE III

LES MÊMES, HÉLÈNE ARDAN, GOTTE DES TREMBLES, puis PHILIPPE

HÉLÈNE, au groupe Lubin, Cresson. Colas.

Qu'est-ce que vous faites là, paresseux ? Vous savez qu'on va commencer le cotillon, et il y a un tas de jeunes filles qui ne dansent pas.

COLAS

Mais, nous non plus.

GOTTE

Ces jeunes gens sont bien mal élevés.

HÉLÈNE

Voyons, Lubin, je vais vous présenter une jeune fille ravissante

LUBIN

Je ne peux pas danser.

HÉLÈNE

Pourquoi ?

LUBIN

J'ai pas d' gants.

HÉLÈNE

Vous n'avez pas de gants ?

LUBIN

Non, mais j'ai dîné.

HÉLÈNE, le toisant.

Ça se voit.

PHILIPPE, venant saluer Mme Ardan.

Bonjour, madame, votre santé est bonne?

HÉLÈNE

Bonjour, vous. Vous arrivez seulement, c'est très mal.

PHILIPPE

Mais il y a déjà longtemps que je suis ici... je n'ai pas pu vous présenter mes hommages... vous êtes très entourée.

HÉLÈNE

Ne m'en parlez pas... il faut que je sois partout.

PHILIPPE

Vous vous multipliez.

YORICK LAMBERT

Et puis, Mme Ardan est une excellente maîtresse de maison, elle sait recevoir; elle a un mot aimable pour chacun.

HÉLÈNE

Ça n'est pas comme vous, mon cher maître.

GOTTE

C'est bien fait; vous êtes trop méchant, aussi.

HÉLÈNE, à Philippe.

Vous savez que tout le monde me fait des compliments sur mon buste; les oreilles ont dû vous tinter.

GOTTE

Oui, c'est un concert de louanges... et bien méritées, d'ailleurs.

PHILIPPE, gêné.

Je vous en prie...

HÉLÈNE

Oui, oui, je sais; vous êtes très modeste, trop modeste, même... vous n'aimez pas les compliments.

PHILIPPE

Je les adore, mais pas devant le monde.

YORICK LAMBERT

Comme l'éléphant.

HÉLÈNE

Dieu, que vous êtes bête! Vous vous connaissez?

PHILIPPE

Je n'ai pas le plaisir...

YORICK LAMBERT

Je n'ai pas l'honneur...

HÉLÈNE, présentant.

M. Philippe Lauberty, M. Yorick Lambert.

PHILIPPE

Je vous connaissais, Monsieur, de nom et de réputation. Vous avez beaucoup de talent.

YORICK LAMBERT, lui serrant la main.

Mais, monsieur, vous en êtes un autre.

HÉLÈNE, à Yorick Lambert.

A propos, comment va votre charmante femme ?

YORICK LAMBERT

Elle va bien... enfin, elle va aussi bien que...

GOTTE

Oui, oui, je sais... Mme Lambert est dans une position intéressante.

HÉLÈNE

Et c'est pour bientôt? Oh! vous avez encore le temps, je crois?

YORICK LAMBERT

C'est une affaire d'heures : elle commençait à ressentir les douleurs quand je suis parti...

GOTTE

Et si le bébé arrivait pendant que vous êtes ici ?

HÉLÈNE

On sait où vous êtes... on viendrait vous chercher, je pense.

YORICK LAMBERT

Non. J'ai défendu qu'on vînt me chercher... je trouve qu'un homme ne doit pas être là... D'abord, c'est horrible de penser qu'on est la cause qu'une créature souffre de la sorte, et puis ça ne sert à rien. J'estime que dans un accouchement le mari joint à l'odieux du bourreau le ridicule du second témoin.

HÉLÈNE

C'est un point de vue... A propos, j'ai reçu votre livre avec une très flatteuse dédicace.

YORICK LAMBERT

Vous l'avez lu ?

HÉLÈNE

Oui, c'est charmant... charmant, enfin,

c'est plutôt effrayant : les hommes, les femmes, les enfants, ce sont des monstres, d'après vous.

YORICK LAMBERT

D'après vous est dur.

HÉLÈNE

Ah ! vous ne flattez pas l'humanité.

GOTTE

Tu me le prêteras. Comment ça s'appelle ?

HÉLÈNE

« Méthode pour être optimiste. »

GOTTE

Tiens, voilà Stany, il ne nous voit pas... il est bien trop occupé à regarder Mme Sureau. Tant pis, je vais le déranger. (Elle appelle.) Stany, Stany ! (A Lambert.) C'est mon mari, Monsieur, c'est pour ça que je me permets cette familiarité. Je vous dis ça, parce que vous êtes si mauvaise langue... vous vous imagineriez...

YORICK LAMBERT

Je ne m'imaginerais rien du tout.

STANY

Que me voulez-vous, chère amie?

GOTTE

Je voulais vous dire de ne pas oublier que nous soupons à la table d'Hélène, avec M. Lauberty... à moins que vous ne préfériez souper à la table où sera Mme Sureau.

STANY

Mais pas du tout, ma petite Gotte, je ne préfère rien au plaisir d'être avec vous.

GOTTE

C'est vrai?

STANY

Vous le savez bien.

GOTTE

Alors je vous permets de flirter.

STANY

Avec qui?

GOTTE

Avec Hélène.

(Elle se sauve en riant.)

SCENE IV

HÉLÈNE, STANY

STANY

Vous avez entendu ?

HÉLÈNE

Quoi donc ?

STANY

Ma femme me donne la permission de vous faire la cour... c'est drôle !...

HÉLÈNE

Je ne trouve pas.

STANY

Si, étant donné les sentiments que j'ai pour vous, c'est drôle, c'est très drôle... car je vous aime, c'est une affaire entendue..... vous ne voulez pas que je vous aime ?...

HÉLÈNE

Je veux que vous m'aimiez bien, que vous ayez une bonne affection pour moi.

STANY

Vous demandez l'impossible : vous inspirez l'amour, rien que l'amour; si vous saviez comme vous êtes gentille ce soir !

HÉLÈNE

Mon cher, gentille n'est pas assez... et ce soir est de trop !

STANY

Vous êtes adorable et je vous adore. Prenez-le comme vous voudrez.

HÉLÈNE

Je ne le prends pas.

STANY

Vous me traitez comme un jeune homme sans importance.

HÉLÈNE

Vous ne croyez pas si bien dire : vous ne serez jamais qu'un gigolo, et même, si vous mourez à quatre-vingts ans, c'est une âme de vieux gigolo que vous rendrez à Dieu; mais je vous traite surtout comme le mari de ma

meilleure et de ma seule amie. Je commence par vous dire que rien, mais rien ne m'attire vers vous; mais je serais folle, vous entendez, folle de vous, que cette amitié qui existe entre votre femme et moi m'empêcherait de me l'avouer à moi-même.

STANY

Vous êtes le contraire de bien des femmes.

HÉLÈNE

Tant pis pour bien des femmes! Mais, vous-même, vous n'êtes pas honteux de me poursuivre ainsi et de me dire les choses que vous me dites, à moi, l'amie de cette gentille Gotte?

STANY

Mais c'est justement parce que vous êtes l'amie de ma femme que je vous aime: on est toujours fourré les uns chez les autres, on se voit tout le temps! Croyez-vous que l'on soit impunément exposé à votre charme, à votre séduction, à votre tentation? Vous êtes entrée dans ma vie, vous en faites partie; je

ne suis pas amoureux de vous *quoique*, mais *parce que* vous êtes l'amie de ma femme. C'est comme on s'étonne que les femmes aient toujours pour amant l'ami du mari ou le mari de l'amie : ce n'est pas raffinement ni perversité de leur part..... elles ne font qu'obéir à la plus impérieuse logique.

HÉLÈNE

Souffrez pourtant que je n'y obéisse pas et, je vous en prie, ne revenons jamais sur ce sujet. Encore une fois je n'ai à vous offrir qu'une solide amitié, de loyales poignées de mains et la permission de m'embrasser sur les joues à ma fête et à la nouvelle année.

STANY

Vous en aimez un autre.

HÉLÈNE

Parce que je ne vous aime pas, j'en aime un autre, naturellement. Mon pauvre Stany, vous êtes stupide !

STANY

Vous n'aimez pas votre mari, c'est certain.

Enfin, c'est dommage que vous ne vouliez pas; c'eût été commode... parce que, voyez-vous, pour un homme marié et tenu à certaines précautions, il lui faut une femme mariée, tenue aux mêmes précautions par conséquent..... vous me renverrez à ces demoiselles... Oui, je sais bien, ces demoiselles; mais ça n'est pas ça..... elles peuvent bavarder, d'abord. Et puis un homme marié, n'a pas de prestige..... par ce fait qu'on est marié, il y a un côté amant de cœur auquel il faut renoncer.

HÉLÈNE

Même en y mettant le prix?

STANY

Surtout en y mettant le prix. Et puis les heures ne sont pas les mêmes, et quand on est chez soi, la nuit, bien tranquille auprès de sa femme, il faut bien s'imaginer que votre maîtresse ne se condamne pas à rester toute seule.

HÉLÈNE

Quand ça ne serait que parce qu'elle a peur!

STANY

Justement. Alors il n'y a pas d'illusion possible... Non, je vous le répète, avec vous, c'était très bien : vous aviez intérêt à ne pas parler...

HÉLÈNE

Tu parles!

STANY

On se voit très souvent, chose inestimable pour les rendez-vous, enfin c'était le rêve. Et puis, vous savez, je suis sérieux, moi; ce n'est pas une aventure que je vous propose, un caprice.

HÉLÈNE

Non, non, j'ai bien compris, c'est une infamie durable, un adultère de raison.

STANY

C'est ça!

HÉLÈNE, se levant.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi; mais voulez-vous que je vous donne un bon con-

seil ? Puisque vous cherchez une femme mariée, prenez donc la vôtre.

STANY

Croyez-vous ?

HÉLÈNE

Je vous assure, vous n'en trouverez pas de plus jolie et qui vous aime mieux, car elle vous aime celle-là, et ce serait vilain, oui, vilain de la tromper.

STANY, avec chaleur.

Vous avez raison... Présentez-moi donc à Mme Sureau.

HÉLÈNE

Si vous voulez ; vous pouvez lui dire des choses raides à celle-là; elle aime la plaisanterie dry, extra dry.

SCÈNE V

MADAME SUREAU, MADAME FLOCK, HÉLÈNE, STANY

MADAME SUREAU, descend en scène.

Je trouve que cette petite fête est très réussie.

MADAME FLOCK, la suivant.

C'est une très bonne idée d'avoir fait venir les petites Clarisson !

MADAME SUREAU

C'est un intermède très gracieux, très amusant et qui vous repose un peu de l'éternelle comédie de salon.

MADAME FLOCK

Et puis ça permet aux jeunes filles qui ne peuvent pas aller aux Folies-Bergère...

MADAME SUREAU

Evidemment il y avait une lacune à combler...

MADAME FLOCK

Elle est comblée.

MADAME SUREAU

Voilà !

HÉLÈNE, à Mme Sureau, présentant Stany.

Ma chère amie, permettez-moi de vous présenter M. des Trembles, un homme très aimable..... Madame Sureau !...

STANY

Il y a bien longtemps, madame, que je vous connais et que je désirais vous être présenté..... Nous avons passé une saison sur la même plage, il y a cinq ans, à Cabourg, vous n'étiez pas mariée ; moi non plus, d'ailleurs.

MADAME SUREAU

Ah ! attendez donc, monsieur, en effet, je me rappelle... C'est vous qui nagiez si bien et qui vous en alliez si loin, si loin !... On eût dit que vous partiez pour l'Angleterre. J'avais toujours envie de vous demander si vous emportiez assez d'argent.

STANY

C'est moi-même, madame. (Ils s'éloignent.)

HÉLÈNE, à Mme Flock.

Et vous, chère madame, avez-vous un danseur pour le cotillon?

MADAME FLOCK

Ma foi non, ces plaisirs ne sont plus de mon âge, je laisse la place aux jeunes filles.

HÉLÈNE

Mais pas du tout; il n'y a jamais trop de jolies femmes... vous allez danser.

MADAME FLOCK

Croyez-vous?

HÉLÈNE

J'en suis sûre. Mais d'abord vous allez prendre des forces. Avez-vous pris quelque chose, au moins?

MADAME FLOCK, minaudant.

Non, tout à l'heure, il y avait trop de monde au buffet, alors je n'ai pas osé et main-

tenant qu'il n'y a plus personne, j'ose encore moins.

HÉLÈNE

Mais il ne faut pas être timide comme ça... Attendez donc. (A un gigolo qui passe.) Tenez, mon petit Flavel, offrez donc votre bras, voulez-vous, à Mme Flock, pour la conduire au buffet. .

FLAVEL

Mais volontiers!

SCÈNE VI

LUBIN, ARDAN, CORMIER, CRESSON

LUBIN

Tiens! voici Cormier, le plus joli divorcé de l'année, qui cause avec Ardan, il fait semblant de ne pas me voir... Attends, mon vieux, tu n'y coupes pas. (Il s'avance vers Cormier et le salue avec affectation.) Bonjour, mon cher monsieur du Cormier... vous prenez une

glace, à ce que je vois... framboise et café, j'imagine?

CORMIER, pas rassuré du tout.

Non non... fraise et café.

LUBIN

Ah! ah! fraise... Je vous fais mille excuses.

CORMIER

Il n'y a pas de quoi... (Il descend avec Ardan, Lubin le poursuit.)

LUBIN

Je ne vous avais pas vu depuis tous ces événements, mais ça vous réussit à merveille, le divorce... Vous avez une mine superbe!..... nous disions justement que vous étiez le plus joli divorcé de l'année.

CORMIER

Ne plaisantez pas, allez, ça bouleverse une existence, ces machines-là!

LUBIN

Voyons, mon cher monsieur Cormier, vous savez bien que toutes les sympathies sont allées

vers vous, et d'ailleurs, vous avez obtenu ce que vous vouliez : le divorce a été prononcé en votre faveur, avec des attendus auxquels vous ne vous attendiez même pas.

CORMIER

Sans doute, sans doute.

LUBIN

Et comme vous aviez eu la précaution de faire pincer votre femme en flagrant délit, tous les hommes de cœur vous ont donné raison. C'est quelque chose d'avoir pour soi les honnêtes gens ! Sans compter qu'à l'audience les personnes qui étaient là ont su que votre femme vous trompait à la journée. Eh bien ! ça se répète ces choses-là, ça fait la traînée de poudre : tout le monde le sait à présent. Vous avez le beau rôle, croyez-moi.

CORMIER

Sans doute, sans doute... Vous êtes bien gentil de me dire ça !

LUBIN

Mais pas du tout, restez donc couvert... Et à part ça, vous êtes content des affaires ?

CORMIER

Oui, assez content.

LUBIN

Allons, tant mieux, car tout le monde se plaint... il est vrai que, dans la confection, ça suit toujours son petit courant... Il faut bien qu'on s'habille, pas vrai? Au revoir, mon cher monsieur Cormier; enchanté de vous avoir serré la main. (Criant.) Accolade! Un pantalon 15,60, un gilet 8,80, un veston 33 francs!

CRESSON

C'est tout!... Ardan est furieux, mon cher!

ARDAN, revenant près d'eux.

Tu vas trop loin, Lubin, tu vas trop loin! Il y a des plaisanteries qu'on ne fait pas.

LUBIN

Ah! voyons, tu nous as invités parce que nous sommes rigolos...

CRESSON

Pour amuser la société....

LUBIN

Faudrait s'entendre!

ARDAN

Oui, mais voilà deux hommes, Bladru et Cormier, qui sont très mécontents.... ils ne reviendront plus jamais, et je peux avoir besoin d'eux.

CRESSON

Tiens! Veux-tu que je te dise? Tu n'es jamais content! On se met en quatre pour te faire plaisir.... Viens, Lubin, allons au bar... viens prendre un verre, mon vieux, ça vaudra mieux..... (Ils sortent.)

SCÈNE VII

HÉLÈNE, ARDAN

HÉLÈNE, à Ardan.

Tu sais ce qui se passe là haut?

ARDAN

Comment veux-tu que je le sache?

HÉLÈNE

Ils se sont enfermés au fumoir avec les petites Clarisson... Ça n'est pas convenable... on entend les petites crier.

ARDAN

Qui les a emmenées là?

HÉLÈNE

Ce sont ces messieurs, tes parents, tes amis...

ARDAN

C'est bien, j'y vais.

HÉLÈNE

N'y reste pas au moins!

ARDAN

Mais non, mais non! Je descends tout de suite.

SCÈNE VIII

PHILIPPE, ANDRÉ

PHILIPPE

Tenez, nous serons peut-être tranquilles ici... Asseyons-nous et causons..... il y a bien longtemps que ça ne nous est arrivé.

ANDRÉ

Ne m'en parlez pas... c'est idiot... on ne voit pas ses amis, par paresse, par veulerie. Et puis on a des occupations différentes, on est séparé par la vie... bêtement. Enfin !... il y a longtemps que vous connaissez les Ardan ?

PHILIPPE

Pas très longtemps, pourquoi ?

ANDRÉ

Parce que vous paraissez être très bien avec eux... Il est vrai qu'ici on entre, on sort, on ne sait même pas qui l'on coudoie : c'est une maison où l'on passe.

PHILIPPE

Vous êtes dur.

ANDRÉ

Non..... Ils vous amusent ces gens-là ?

PHILIPPE

Quels gens ?... les Ardan ?

ANDRÉ

Les Ardan et les autres... tous ces gens-là.

PHILIPPE

Ils ne m'ennuient pas.

ANDRÉ

Moi, ils me dégoûtent, c'est bien simple. J'ai ce milieu-là en horreur, je le trouve effrayant ; il n'y a pas à dire, ce sont les seigneurs d'aujourd'hui, la chevalerie industrielle et la noblesse alimentaire : Ardan la Fécule, Ratinel le Caoutchouc, Godefroy des Bouillons, et le Cacao et la Bougie, et aïe donc ! C'est comme tous ces financiers, tous ces barons de la galette, réfléchissez bien, ce sont les barons féodaux et moyenâgeux ; seu-

lement, au lieu d'être embusqués dans des bourgs et de ravager les pays d'alentour, ils sont embusqués dans des cabinets d'affaires, et c'est de là qu'ils lancent par le télégraphe et le téléphone les ordres d'achat ou de vente qui ruineront des milliers de pauvres gens, ou même feront s'égorger des peuples. Ce sont des bandits!

PHILIPPE

Pas tous, vous exagérez... Croyez-vous que les Ardan?...

ANDRÉ

Les Ardan? D'où sortez-vous? Ils sont pires que les autres. Voyons, connaissez-vous rien de plus monstrueux que cette famille Ardan, cette dynastie? Le père et l'oncle ont fait une fortune scandaleuse dans la fécule et les terrains... Encore eux, ayant commencé sans le sou, ils ont eu du moins le mérite d'avoir inventé cette flibusterie spéciale qu'on appelle les grosses affaires; mais les fils, ils n'ont même pas eu ce mérite-là; ils n'ont

qu'à faire la noce, et au lieu de la faire joliment, d'y mettre de la fantaisie et de l'aigrette, ils la font comme des palefreniers. Les fils de Ratinel ont loué une chambre à l'année au Pavillon d'Armenonville, parce que, lorsqu'ils reviennent des courses ou des Acacias, à l'heure de l'apéritif, ils prennent parfois de telles guignes qu'on est obligé de les monter.

PHILIPPE

Êtes-vous sûr ?

ANDRÉ

C'est la vérité. Ils ne pourraient pas descendre décemment dans Paris, tellement ils ont le nez sale !

PHILIPPE

Mais les femmes ?

ANDRÉ

Leurs femmes ? Elles ne valent pas mieux ! Je les regardais flirter tout à l'heure, elles sont à battre. Physiologiquement, elles sont pour rien, elles sont à qui veut les prendre ;

on a la sensation très nette que le Monsieur qui leur a été présenté ce soir, les aura demain, dans son rez-de-chaussée, pour une tasse de thé, car elles ne sont pas sévères, elles viennent plutôt vous manger dans la bouche.

PHILIPPE

Elles sont ce que ces hommes-là les ont faites.

ANDRÉ

Elles se sont bien faites toutes seules.

PHILIPPE

Pourquoi donc êtes vous rosse comme ça, André, puisque vous n'êtes pas littérateur ? Vous n'avez pas d'excuse.

ANDRÉ

Si, j'en ai une..... je suis amoureux.

PHILIPPE

Alors, l'amour ne vous rend vraiment pas indulgent; moi, il me rend charitable, heureux, et me fait voir l'humanité en mauve.

ANDRÉ

Et moi en fauve !

PHILIPPE

Il y paraît. Restez donc tranquille, vous vous promenez comme un lion en cage. Asseyez-vous un instant.

ANDRÉ, s'assied.

Oui, je suis amoureux et j'ai pour maîtresse une femme dans ce monde-là. Comprenez-vous, maintenant ?

PHILIPPE

Je commence à comprendre ; c'est cette femme dont vous m'avez parlé, il y a un an à peu près, à cette époque-ci ?

ANDRÉ

Oui, c'est la même... c'est la même. Seulement, je suis dans la lune de fiel. Elle m'a fait passer par des chemins où il y avait quelques pierres, je vous en réponds. Elle m'a donné tant d'émotions, causé tant de tourments, que ça m'a détraqué l'estomac ; moi

qui étais gai, sociable, moi qui suis un tendre au fond, j'ai pris le monde en grippe, je suis devenu haineux; je hais les gigolos, les officiers, les artistes, les habits rouges, Ardan, vous, est-ce que je sais?... Tous ceux qui peuvent la troubler et me la prendre; alors j'ai des visions... n'est-ce pas, des désirs de l'étrangler... Et puis, je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, mon petit Philippe, vous ne m'écoutez même pas, vous pensez à autre chose.

PHILIPPE

Je vous entends très bien : vous êtes dans la lune de fiel, vous avez l'estomac détraqué, vous voulez étrangler votre maîtresse... au fond vous êtes un tendre.

ANDRÉ

Vous avez tort de rire, je ne vous souhaite pas de passer par où j'ai passé

PHILIPPE

Je ne ris pas, je vous plains; vous paraissiez si heureux il y a un an !

ANDRÉ

Ah ! oui ! elle était exquise, adorable, elle venait tous les jours, je la sentais à moi ; et puis, elle est venue moins souvent, en donnant des prétextes : sa voiture, les visites, les essayages, la jalousie du mari dont elles jouent toutes si merveilleusement...... enfin, elle n'est plus venue du tout, sans même prendre la peine de donner des prétextes ; alors j'ai connu les heures d'attente dans le petit rez-de-chaussée passionnément arrangé pour elle, et où tout ne vous parle que d'elle ; j'ai connu les heures de fièvre et d'angoisse ; chaque roulement de voiture dans le silence de la rue vous donne un coup, là..... tenez, cette après-midi encore j'y étais, j'ai compté cent deux voitures, et la rue n'est pas passante ! J'ai aussi une maladie de cœur. Ah ! je suis fadé ! Oui, mon cher, voilà où j'en suis. Parfois, je me demande ce que j'ai fait.

PHILIPPE

Ce que vous avez fait, je n'en sais

rien, mais vous avez fait quelque chose.

ANDRÉ

Moi, à elle, à cette femme-là ?

PHILIPPE

A cette femme-là ou à une autre. Quand vous avez aimé cette maîtresse par qui vous souffrez aujourd'hui, vous aviez une amie que vous avez trompée, qui a souffert par vous et dont vous ne vous êtes pas inquiété. C'est ça que vous payez maintenant, car en sentiments comme en chimie, il y a un principe que je crois vrai : c'est que rien ne se crée, rien ne se perd. De sorte que lorsque nous avons failli, il arrive toujours un moment où sous forme de souffrances, de ruine, de maladie, de remords..... et de mort même, nous payons l'addition.

ANDRÉ

La Douloureuse !

PHILIPPE

Oui, la Douloureuse, c'est le mot exact dans la plupart des cas.

ANDRÉ

J'entends bien. Pourtant quand je faisais mon volontariat à Compiègne dans les dragons, un jour que je venais seller mon cheval, il m'a envoyé un grand coup de pied, parce que cinq minutes avant que j'arrive, un garde d'écurie avait distribué au pauvre animal d'immérités coups de fourche. Ce fait est fréquent dans les régiments.

PHILIPPE

Où voulez-vous en venir?

ANDRÉ

A ceci : c'est qu'à chaque instant, dans la vie, nous recevons le coup de pied qui revenait de droit au garde d'écurie, ce qui prouve que Celui qui préside aux récompenses et aux châtiments n'a guère plus de discernement qu'un cheval, ce qui n'est pas suffisant pour un justicier.

PHILIPPE

Je ne vous ai pas parlé de justice ni de justicier, ni de Providence, ne me faites pas dire

ce que je n'ai pas dit. C'est seulement une question d'équilibre dans la société, et quand, en dehors même de l'atavisme, on paie pour les autres, c'est justement parce qu'on fait partie du corps social.

ANDRÉ

Enfin, il y a des gens qui ne paient jamais, ni pour eux, ni pour les autres. Regardez cette fripouille d'Ardan : il a des chevaux, des maîtresses..... la mienne probablement ; il a fait à la Bourse des coups de coquin. Tout le monde lui tend la main, tout lui réussit.

PHILIPPE

Croyez-vous qu'Ardan soit si heureux que ça ? Quand il marche, les mains dans les poches, le cou enfoncé dans ses épaules de coltineur, le regard oblique, croyez-vous qu'il ne sente pas le mépris qui pèse sur lui ?

ANDRÉ

Allons donc ! Est-ce que ces gens-là ont une conscience ?

PHILIPPE

Oui, c'est possible; mais, à défaut de conscience, ils ont le trac. Si Ardan a fait des opérations blâmables, en supposant qu'il ne soit jamais pincé, comptez-vous pour rien les transes par lesquelles il a dû passer... par exemple, le soir où Ratinel fut arrêté.

ANDRÉ

C'est vrai, je l'ai vu ce soir-là dans sa loge à l'Opéra, il avait l'air d'un bœuf qu'on mène à l'abattoir. Enfin, vous avez raison, la Douloureuse, j'y penserai.

PHILIPPE

Pensez-y !

ANDRÉ

Travaillez-vous en ce moment ?

PHILIPPE

Non, pas beaucoup, mais je vais m'y remettre.

ANDRÉ

Il est très joli votre buste de Mme Ardan,

5.

vous avez gardé votre personnalité, et cependant vous avez pris un peu la manière de ces jolis artistes du dix-huitième qui nous ont laissé des bustes si élégants, des femmes avec des nez un peu en l'air, des grands yeux malins et doux et des cous sveltes !

PHILIPPE

Des cous qui s'amincissaient, il semble, pour la guillotine, afin que le couteau ayant moins à couper, cela durât moins longtemps.

ANDRÉ

Oui, et c'est bien cette manière-là qui convenait pour cette charmante femme, pour rendre son expression si fine et si vibrante.

PHILIPPE

Mme Ardan trouve grâce devant vous, à ce que je vois ?

ANDRÉ

C'est la seule, entre nous, qui vaille quelque chose. Elle est très bonne et elle a un cœur passionné. Ce n'est ni un monstre, ni une

poupée, c'est une femme; ça doit être une maîtresse incomparable. Vous n'êtes pas amoureux d'elle?... Voyons, rien qu'un peu. Le contraire serait invraisemblable, ayant travaillé auprès d'elle... pour elle.

PHILIPPE

Vous me connaissez, je ne suis pas très hardi, et, d'ailleurs, Mme Ardan est une très honnête femme.

ANDRÉ

Oh! certainement, très honnête, quoi qu'on ait dit, dans le temps (voyant Philippe angoissé), mais ce sont des infamies. Certainement, elle n'aime pas son mari, j'espère même qu'elle le méprise, mais elle adore son fils; c'est une excellente mère!

PHILIPPE

Et que pensez-vous de son amie, Mme des Trembles?

ANDRÉ

Gotte? Ah! Gotte! je ne sais pas, très mystérieuse, Gotte; elle a une mère terrible,

et il paraît qu'elle lui ressemble. C'est cette femme, vous savez, qui a quitté son mari pour suivre un aventurier, un Czikos... l'histoire a fait beaucoup de bruit dans le temps. C'est toujours ennuyeux d'avoir une mère comme celle-là.

PHILIPPE

Ça ne veut rien dire; l'hérédité n'est pas une loi absolue.

ANDRÉ

Evidemment, et puis, comme il est dit dans *Bouvard et Pécuchet*, toujours un instinct se dédouble en deux parties, une bonne et une mauvaise; on détruira la seconde en cultivant la première et par cette méthode un enfant audacieux, loin d'être un bandit, deviendra un général! Or, Gotte a été élevée avec Mme Ardan comme une sœur et, grâce à cette éducation, la fille d'une gourgandine peut être une créature de sacrifice et de dévouement. (Un silence.) Est-ce que votre atelier est toujours là-bas boulevard Montparnasse?

PHILIPPE

Boulevard Montparnasse, oui.

ANDRÉ

Alors, Mme Ardan a posé ici, chez elle?

PHILIPPE

Non, elle posait à l'atelier.

ANDRÉ

C'est bien loin de l'avenue Wagram. Elle était exacte aux séances?

PHILIPPE

Très exacte; elle n'en a jamais manqué une.

ANDRÉ

Oui..... Enfin, c'est la seule personne dont je vous permets d'être amoureux; mais, puisqu'il n'en est rien, je vous en félicite. Et surtout, ne devenez pas mondain, il ne faut pas que les artistes vivent avec les bourgeois.

PHILIPPE

N'ayez pas peur; je trouve que ça ne vaut rien aux uns ni aux autres; les bourgeois ne

deviennent pas artistes, en revanche les artistes deviennent bourgeois.

ANDRÉ

Pour la raison que c'est toujours ce qui est le plus facile à attraper qu'on attrape.

PHILIPPE

Alors on acquiert l'amour de l'argent, des situations, des honneurs, on fait des concessions, on est perdu!

ANDRÉ

Voici Yorick Lambert, cette âme douce.

SCÈNE IX

PHILIPPE, ANDRÉ, LAMBERT

ANDRÉ

Quoi de neuf?

YORICK LAMBERT

La fête bat son plein. Je viens de là-haut, ils font une vie de patachons. Ils se sont enfermés avec les gosses dans le fumoir et le

manager, le mari de Lola n'est pas content... il fait un raffut extraordinaire.

ANDRÉ

A cause de sa femme ?

PHILIPPE

Sa femme n'y est pas, je suppose ?

YORICK LAMBERT

Si, elle y est ; mais ça lui est égal, sa femme, c'est à cause de la plus jeune, celle qui n'a pas encore quatorze ans... il dit que celle-là au moins, il fallait la laisser... J'ai une migraine !...

ANDRÉ

Allez-vous-en.

YORICK LAMBERT

Il faut que je reste jusqu'à la fin !

PHILIPPE

Vous prenez des notes...

YORICK LAMBERT

Maintenant ils me connaissent, ils ne me disent plus rien.

PHILIPPE

Ils se méfient.

ANDRÉ

Vous êtes un phonographe dans lequel on ne parle plus.

YORICK LAMBERT

Oui, seulement je les devine... Et puis, il y a la gueule qui parle pour eux. Ah! ils sont vraiment poires... Tout à l'heure, il y a un M. Bouchinot, un sinistre passementier, qui m'a dit qu'il ne connaissait que des artistes. Je lui ai répondu : « Vous avez de la veine; moi qui les fréquente, si j'en connais deux ou trois, mais alors des artistes, des vrais, c'est beaucoup. »

ANDRÉ

Qu'est-ce qu'il a dit?

YORICK LAMBERT

Rien... il n'a pas compris. (Apercevant Ardan.) Tiens, voilà le patron!

ARDAN

Je ne suis pas indiscret de me mêler à votre conversation ?

YORICK LAMBERT

Pas du tout, nous allions en changer.

ARDAN

Eh bien ! qu'est-ce qu'on fait ?

ANDRÉ

On danse toujours le cotillon.

ARDAN

Je voudrais bien qu'on soupe, moi... Est-ce que ça ne va pas être fini bientôt ?

YORICK LAMBERT

Je crois que ça se tire, on en est aux figures inconvenantes qu'on garde pour la fin. (Petit silence.) Avez-vous des nouvelles de Ratinel ?

ARDAN

Non, aucune... l'instruction suit son cours.

YORICK LAMBERT

C'est vraiment l'instruction laïque et obli-

gatoire : ils l'ont assez réclamée, les opportunistes ; c'est bien juste qu'ils en profitent.

ARDAN

Ça n'est pas malin ce que vous dites là.

ANDRÉ

Depuis combien de temps est-il à l'ombre, ce pauvre Ratinel ?

YORICK LAMBERT, *gaiement.*

Il y a aujourd'hui quinze jours.

ARDAN

C'est vrai... quinze jours déjà !... Comme le temps passe !

ANDRÉ

Pour vous, oui, mais pas pour lui.

YORICK LAMBERT

« Comme le temps passe » est admirable ; c'est encore ce qui s'est dit de mieux sur l'arrestation de ce pauvre Ratinel. « Comme le temps passe » me dépasse. Je n'ai jamais rien entendu de plus indifférent et de plus incons-

cient à la fois ! Vous avez le pli de l'existence, vous.

ARDAN

Comme vous le défendez !

YORICK LAMBERT

Je ne le défends pas, Ratinel n'était pas mon ami. J'ai toujours trouvé qu'il avait une de ces têtes qu'on n'aimerait pas à rencontrer au coin d'une banque ; mais enfin il est par terre, n'est-ce pas ? Et je trouve qu'on a eu tort de le lâcher. Vous le premier, car vous avez fait des affaires ensemble ?

ARDAN

Autrefois... oui... il y a longtemps... nous avons fait partie d'un conseil d'administration... mais j'ai donné ma démission.

YORICK LAMBERT, avec un terrible sourire de côté.

D'ailleurs, il va faire des révélations, Ratinel, et il y en aura tellement de compromis, et des beaux, des gros, qu'on sera forcé de l'acquitter. Ils n'oseront pas le condamner..... ils n'oseront pas.

ANDRÉ

C'est ce que disait le duc de Guise : un quart d'heure après, il était assassiné.

ARDAN

Des révélations ! Allons donc ! on croit toujours que ces gens-là ont des tas de choses à dire..... ils ne savent rien du tout.

ANDRÉ

Alors, vous croyez qu'il sera condamné ?

ARDAN

Il le faut.

ANDRÉ

Mais, si on le condamne, il faut condamner tout le monde ?... enfin tous ceux qui...

ARDAN

Mais absolument.

YORICK LAMBERT

Parce qu'il n'est pas juste que le seul Ratinel pourrisse sur la paille humide, pendant que ses petits camarades fument d'énormes cigares, au soleil de la liberté.

ARDAN

C'est mon avis.

YORICK LAMBERT

Eh bien ! c'est impossible, parce qu'ils sont trop... on n'arrête déjà pas tous les souteneurs, parce qu'il n'y a pas de place dans les prisons; si l'on arrête les gens d'affaires, ce sera pis encore, parce que les affaires maintenant, ce n'est pas seulement l'argent des autres, c'est le nom, l'honneur et la vie même des autres. Est-ce vrai ?

ARDAN

Pourtant, je vous assure que...

YORICK LAMBERT

Voyons, mon cher Ardan, nous ne faisons pas de sentiment, et il y a des vérités qu'on peut se dire... entre honnêtes gens. Eh bien, si l'on allait au fond des choses, il n'y a pas un homme à Paris, j'entends de ceux qui s'occupent de certaines affaires, il n'y en a pas un qui ne soit écrouable.

ARDAN

Vous allez un peu loin ; d'abord qu'entendez-vous par de certaines affaires ?

YORICK LAMBERT

Dame, des affaires incertaines. Vous verrez que les journaux chic seront bientôt forcés d'ajouter dans les renseignements mondains, entre les mariages et les enterrements, la rubrique : Prisons. Nous apprenons l'arrestation de M. Gaston Ardan.

ARDAN

Très joli !

YORICK LAMBERT

Vous n'aimez pas qu'on vous fasse ces blagues-là.

SCENE X

ARDAN, PHILIPPE, ANDRÉ, YORICK LAMBERT, HÉLÈNE

HÉLÈNE

Je ne sais pas ce qu'on vient de dire, mais ça a jeté un froid... Je suis sûre que c'est

encore Yorick Lambert qui a dit une férocerie.

YORICK LAMBERT

Moi, pas du tout, nous parlions politique.

ARDAN

Est-ce qu'il va durer encore longtemps, ton cotillon ?

HÉLÈNE

Non, mon ami, ça va être fini, et tout de suite après, on apporte les petites tables pour souper... Tu ferais bien même d'aller voir si tout s'arrange comme tu le veux.

ARDAN

Tu as raison... j'y vais.

HÉLÈNE

Et puis, par la même occasion, si tu passes par le bar, tu verras ce que font Cresson et Lubin.

ARDAN

Qu'est-ce qu'ils ont encore inventé, ces artistes-là ?

HÉLÈNE

Je ne sais pas, mais je crois que Cresson est complètement gris et Lubin n'en vaut guère mieux... justement, le voici.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LUBIN (très rouge).

ARDAN

Il paraît que vous en faites de belles.

LUBIN

Cresson est ivre mort, mon cher... il a bu quinze cocktails au vin de coca, et il est en train de boire un mint-julep pour se remettre... Il a fourré les pailles dans son nez et il tire... il tire... alors ça dégouline sur son plastron... il est dégoûtant... charmante soirée... beaucoup d'entrain!

ARDAN

Tu trouves ça drôle, toi?

LUBIN

Ça n'a rien de dramatique.

ARDAN

C'est égal, puisque tu sais comment il est, tu aurais dû le surveiller.

LUBIN

Le surveiller, moi ? C'est pas ma sœur ! Eh bien, tu en as du venin !

ARDAN

Ça finit toujours comme ça avec vous.

LUBIN

C'est ta faute.

ARDAN

C'est ma faute ?

LUBIN

Bien sûr, tu as demandé un bar anglais, tu as voulu le genre bar, eh bien ! tu l'as... de quoi te plains-tu ?... Et puis ce n'est pas tout ça... écoute donc, écoute...

ARDAN

Quoi encore ?

LUBIN

C'est quelque chose que je ne peux pas te dire devant tout le monde.

ARDAN

Voyons ! Qu'y a-t-il ?

LUBIN

Il y a que... Prudent est là.

ARDAN

Prudent ?

LUBIN

Oui, Prudent, le commissaire aux délégations judiciaires. Il te demande.

ARDAN

Tu es sûr ? On ne sait jamais avec toi.

LUBIN

Non, vrai, je ne suis pas saoul... je ne te ferais pas une fumisterie pareille.

ARDAN

Voyons, à cette heure-ci, on ne vient pas chez les gens.

LUBIN

Tu sais quelle heure il est... cinq heures du matin, mon vieux ; nous sommes au mois de juin, le soleil est levé. Non, sérieusement,

je ne blague pas, c'est Prudent, je te jure. Heureusement que j'étais dans le vestibule quand il est entré... je l'ai reconnu et je l'ai fait tout de suite monter dans ton cabinet à cause des gens, pour que ça ne fasse pas de chichi.

ARDAN

Tu as bien fait... merci.

LUBIN

Je suis un ami, moi, je suis un frère. Je lui ai dit que j'allais te prévenir.

ARDAN

Allons-y... Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir, Prudent? Elle est bonne... très drôle.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII

HÉLÈNE, PHILIPPE

HÉLÈNE

Enfin, je te vois, je peux te parler, je n'y tenais plus. Ah ! c'est effrayant d'être au mi-

lieu de cette foule, d'être si près l'un de l'autre et de ne pas même pouvoir se prendre la main... Tu m'aimes ?

PHILIPPE

Oui, je t'aime.

HÉLÈNE

Tu n'as pas l'air de m'aimer.

PHILIPPE

Mais si... mais si... je t'aime plus que tu ne le crois, plus que je ne le crois moi-même. Seulement, je te le dis mal ici, parce que, n'est ce pas ? on se sent entouré, épié... il y a des choses qu'on ne dit bien à sa maîtresse que seuls et dans l'ombre .. moi, je t'ai expliqué... c'est une chose que j'ai... je ne peux pas écrire un bleu passionné dans un bureau de poste et je ne peux pas faire une déclaration au milieu d'un bal.

HÉLÈNE

Parce que tu es un homme. Tiens, il y a la grosse Mme B'adru, Mme Bladru du Gers

qui nous regarde en ce moment... je crois même que tu lui plais beaucoup... si tu la veux, je te la donne; seulement, je te préviens, tous ses amants deviennent phtisiques, ils s'en vont tous de sa poitrine... (Mme Bladru passe dans le fond.) Tu vois, elle me fait des petits signes d'amitié. Oui, madame, c'est mon amoureux. Bonjour, madame. J'ai l'air de causer de choses indifférentes et ça ne m'empêche pas de te dire des choses très intimes, de te dire que je suis folle de toi, que toutes mes pensées vont vers toi et que demain... demain je serai tout entière à toi... Qu'est-ce que tu as? Ça n'est pas gentil, ce que je te dis?

PHILIPPE

Si... mais...

HÉLÈNE

Mais quoi?

PHILIPPE

Ça m'ennuie quand je te vois si bonne... comédienne... alors, je me dis...

HÉLÈNE

Tu te dis des bêtises, parce que tu n'es

qu'une bête, quoique tu aies beaucoup de talent, à moins que tu n'aies que du génie ! Quelle brute, je t'adore !

PHILIPPE

Moi aussi, je t'adore.

HÉLÈNE

Je n'en sais rien.

PHILIPPE

Mais si, puisque je suis très bête et je sens que je pourrais souffrir beaucoup par toi.

HÉLÈNE

C'est vrai, mon amour ? All right, c'est ce qu'il faut ; mais sois tranquille, je ne te ferai pas souffrir, quand ce ne serait que par égoïsme, car j'ai trop besoin de toi dans ma vie et de sentir que ta pensée m'enveloppe à chaque instant.

PHILIPPE

Oui, aimons-nous simplement et profondément, sans mensonges, sans taquineries,

sans jalousies... il n'y a que les amants vulgaires qui aient besoin de ces stimulants, comme les mauvais chevaux ont besoin d'éperons et de cravache.

HÉLÈNE

Enfin, demain, on se verra... on se verra bien, chez toi, chez nous...

PHILIPPE

A quelle heure ?

HÉLÈNE

Je serai libre de bonne heure... Gaston part ce matin pour Londres, je crois, mais il ne veut pas qu'on le sache. Il est toujours si mystérieux pour ses affaires. Enfin, je viendrai tout de suite après le déjeuner, à moins qu'il ne parte pas... Attends-moi toujours jusqu'à quatre heures !.. Ah ! si nous pouvions être librement l'un à l'autre, j'ai toujours peur que tu te lasses.

PHILIPPE

Je t'aime.

HÉLÈNE

Tu ne m'as même pas dit si j'étais jolie... si j'avais une belle robe... Est-ce que je te plais ?

PHILIPPE

Infiniment.

HÉLÈNE

Mais attention ! on nous observe. (Elle parle plus haut avec affectation.) J'aime beaucoup cette heure dans un bal, quand les fleurs sont fanées et les femmes fatiguées. La vie brûle, les odeurs s'exaspèrent, et il plane une sensation vague de décomposition, comme dans tous les endroits où la vie est trop intense. (Elle se dirige vers la fenêtre.)

PHILIPPE

Oui, c'est cette sensation-là que j'ai éprouvée dans les villes voluptueuses, sous le soleil. Je pensais à la mort. Qu'est-ce que vous regardez ?

HÉLÈNE, ouvrant la fenêtre.

Il fait jour déjà... C'est joli, l'avenue... De quelle couleur est-ce ?... mauve ?...

PHILIPPE

Lilas plutôt.

HÉLÈNE

Vous avez raison, c'est lilas. Il y a des gens qui vont travailler déjà, qui sont déjà levés quand nous ne sommes pas encore couchés. C'est drôle. Tenez, regardez celui-là qui passe. Pauvre homme! Il nous a vus, allons-nous-en! Que doivent-ils penser, lorsqu'ils voient des fenêtres éclairées à cette heure-ci et qu'à l'une de ces fenêtres, ils aperçoivent une femme décolletée et semée de diamants.

PHILIPPE

Ils pensent qu'il y a un bal dans la maison.

HÉLÈNE, gravement.

Ils pensent peut-être à d'autres choses... et c'est forcé... Je comprends que l'homme de tout à l'heure soit anarchiste... pourtant il riait en nous regardant; il avait une bonne figure. En tout cas, il aurait plus de raisons, de nous en vouloir que Yorick Lambert.

PHILIPPE

Lambert est un anarchiste littéraire et mondain; il dit: « Crève donc, société! » mais à la nouvelle année il dépose des marmites pleines de marrons glacés dans les maisons où il a dîné.

SCÈNE XIII

Madame SUREAU, Madame FLOCK, COLAS, FLOCK, SUREAU, FLAVEL

COLAS

Tenez, ici nous serons très heureux.

MADAME SUREAU

Oui, oui, nous serons très bien.

COLAS

Alors, si vous voulez bien, vous allez garder cette place pendant que j'irai chercher une table avec monsieur; attendez-nous, nous revenons dans un instant.

(Il sort avec Flavel.)

MADAME FLOCK

Il est charmant ce monsieur Colas!

FLOCK

Charmant!

SCÈNE XIV

PHILIPPE, HÉLÈNE, GOTTE

HÉLÈNE

Ah! mon Dieu!.. on va souper et je ne m'occupe pas de mes invités... Gaston va encore crier après moi.

GOTTE, survenant ; elle est très émue.

Dis donc, ma chérie, ton mari te demande.

HÉLÈNE

Il est furieux?

GOTTE

Non... il est malade.

HÉLÈNE

Je sais ce que c'est; il a encore une crise au foie; mais il ne veut pas être raisonnable;

il veut manger et boire ce qui lui plaît... Mais comme tu es pâle, toi, ma chérie... tu n'as rien ?

GOTTE

Je suis pâle, moi ? non, non, je n'ai rien, ça doit être la fatigue.

HÉLÈNE

Oui, sans doute, un peu de fatigue. Repose-toi... Ah ! n'oubliez pas que vous soupez à la grande table, avec Stany et Philippe... Dépêchez-vous, pour qu'on ne vous chipe pas vos places... A tout à l'heure... (à Philippe) au revoir, vous... Je t'adore !..

(Elle sort en courant).

SCÈNE XV

PHILIPPE, GOTTE

GOTTE

Vous savez ce qui se passe, là-haut ?

PHILIPPE

Quoi donc ?

GOTTE

Ah ! mon ami... c'est effrayant !.. Ardan... Ardan...

PHILIPPE

Oui... eh bien ?

GOTTE

On est venu pour l'arrêter... ce commissaire, vous savez bien ?...

PHILIPPE

Oui, oui... après ?

GOTTE

Il a pris des papiers dans son cabinet... il a fouillé tous les tiroirs. Alors Ardan a demandé la permission de passer une minute dans sa chambre et il s'est tiré deux coups de revolver.

PHILIPPE

Il s'est blessé ! où... ?

GOTTE

Il s'est tué... On n'a rien entendu ici ?

PHILIPPE

Comment voulez-vous ? Avec tout ce bruit !

GOTTE

C'est vrai, au fait... tant mieux ! C'est Lubin qui m'a raconté tout ça ; il m'a priée de prévenir Hélène, mais je n'ai pas eu le courage de lui annoncer ce malheur.

PHILIPPE

Je comprends ça, mais il faut pourtant qu'il y ait quelqu'un auprès d'elle, dans un moment pareil, la pauvre femme !.. allez-y... allez-y, je vous en supplie, ma petite Marguerite... vous êtes son amie, vous savez comme elle vous aime ; il faut que vous soyez auprès d'elle... Et dites-lui bien que je pense à elle et que, quoi qu'il arrive, elle peut compter sur moi.

GOTTE

Je le lui dirai ! (Elle s'en va.)

(Philippe reste immobile et absorbé.)

SCÈNE XVI

PHILIPPE, YORICK LAMBERT

YORICK LAMBERT

Eh bien ! vous savez la nouvelle ?

PHILIPPE

Oui... c'est terrible, n'est-ce pas ?

YORICK LAMBERT

Quel drame, là-haut ! et pas long... Et il y a des gens qui prétendent que notre époque est banale ; ils ne savent vraiment pas la regarder ; c'est-à-dire qu'elle est bouffonne et tragique.

PHILIPPE

Comme toutes les époques.

YORICK LAMBERT

Comme la vie..... Ça vous a surpris ?

PHILIPPE

Oui... Comment vouliez-vous que je me doute ? Pas vous ?

YORICK LAMBERT

Moi, j'avais le tuyau depuis ce matin... C'est pour ça que je restais... je n'aurais pas voulu rater ça.., vous comprenez...

PHILIPPE

Oh ! très bien.

YORICK LAMBERT

Seulement je n'aurais pas cru qu'il se flanquerait un pruneau... Vous soupez ?

PHILIPPE

Oh ! non, je m'en vais !

YORICK LAMBERT

Moi aussi. Pauvre diable !. J'ai une migraine.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII

SUREAU, FLOCK, Madame SUREAU, Madame FLOCK, puis COLAS et FLAVEL

COLAS, apportant une table avec Flavel.

Voici une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

MADAME FLOCK

Il n'y a pas de quoi boire... je meurs de soif.

COLAS

Attendez... il faut faire son service soi-même! (A Flavel.) Jeune homme, allez donc chercher à boire... (Flavel va chercher à boire.) Comment va-t-on se placer ?.

MADAME SUREAU, s'asseyant.

Sympathiquement... et puis il ne faut pas faire de cérémonies.

COLAS, debout.

Je propose que nous nous appelions par nos petits noms pour donner un caractère d'intimité à la fête... Comment vous appelez-vous, madame Flock?... Vous devez vous appeler Esther?...

MADAME FLOCK

Oh! moi, monsieur, j'ai un nom à coucher à la porte.

COLAS

Dites-moi la porte, au moins.

MADAME FLOCK

Je m'appelle Modeste.

COLAS

Modeste ? Tiens ! ce n'est pas un nom juif.

MADAME FLOCK s'assied.

En effet... et vous, comment vous appelez-vous ?

COLAS s'assied.

Oh ! moi, j'ai un nom honteux !

MADAME SUREAU

Un nom à coucher à la porte ?

COLAS

Au contraire, je m'appelle Alphonse.

MADAME SUREAU

Vous aimez le théâtre de Dumas ?

COLAS, sèchement.

Non !

MADAME SUREAU

Ah ! voici la boisson !

(Flavel revient avec une bouteille de champagne.)

MADAME FLOCK

Vite, débouchez !

FLAVEL (il débouche la bouteille.)

Vous savez ce qu'on dit...

COLAS

Non, mais nous allons le savoir dans une minute.

LAVEL

Il paraît qu'Ardan s'est suicidé...

MADAME SUREAU

Vous en avez de gaies, mon cher Bazouges.

FLAVEL

Non, non, c'est très sérieux... On est venu perquisitionner chez lui et, quand il a vu qu'on vidait ses tiroirs, il a passé dans sa chambre et on a entendu... (le bouchon saute) une détonation.

COLAS

Bien réglé !

MADAME FLOCK, tendant son verre.

Versez vite, vite, Raoul... Ça va couler.

FLAVEL

Oui, il s'est collé deux balles dans la tête!...

SUREAU

Dites donc, ça n'est peut-être pas très convenable, ce que nous faisons là ?

MADAME FLOCX

Sureau a raison... ça n'est pas très convenable !

MADAME SUREAU

Ecoutez, on ne nous a rien dit, officiellement... on est censé ne pas savoir...

MADAME FLOCK

Et puis il n'est peut-être que blessé.

MADAME SUREAU

Du moment qu'on ne nous a rien dit.

MADAME FLOCK

D'ailleurs où aller maintenant ?... Rien n'est ouvert à cette heure-ci..... c'est qu'on crève de faim...

SUREAU

C'est bien embarrassant !

MADAME FLOCK

Voyons, soupe-t-on, oui ou non ?

MADAME SUREAU

Qu'est-ce qu'on fait aux autres tables ?

COLAS, se levant pour regarder.

Ils ont commencé.

FLAVEL

Eh bien alors, il n'y a plus à hésiter.

MADAME FLOCK

Allons! allons! moi, je meurs... d'autant plus que ça n'empêchera rien!

MADAME SUREAU

C'est égal, c'est bien malheureux

MADAME FLOCK

Surtout pour cette pauvre Mme Ardan.

SUREAU

Ce n'est pas ceux qui s'en vont qui sont à plaindre.

MADAME FLOCK, la bouche pleine.

C'est ceux qui restent... Passez-moi donc le rosbeef, Alphonse, voulez-vous ?

COLAS

Volontiers... Charmante soirée !

FLAVEL

Beaucoup d'entrain.

(Pendant ces dernières répliques le rideau tombe lentement.)

ACTE II

CHEZ DES TREMBLES

Une propriété en Seine-et-Marne, dans les environs de Fontainebleau. — Une terrasse à la française d'où l'on aperçoit la vallée de la Seine. — Très douce soirée du commencement de juin.

Après le dîner, l'habituelle conversation. — Le café, les liqueurs, cigares, etc., flambeaux de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE SUREAU, STANY
MADAME LEFORMAH, GOTTE DES TREMBLES, ANDRÉ FRÉVILLE, SUREAU

MADAME SUREAU, sur un banc, dans un coin de la terrasse.

Vous vous asseyez?

STANY

Oui, je suis éreinté. Ce matin, avant que vous n'arriviez, je suis allé à bicyclette... j'ai quatre-vingts kilomètres dans les jambes.

MADAME SUREAU

C'est trop.

STANY

Et vous, faites-vous de la bicyclette, maintenant ?

MADAME SUREAU

Oui, mais je pédale mollement, et puis je n'aime pas les montées : quand je vois que ça va monter, je pleure... je vous assure, c'est idiot. Et vous ?

STANY

Moi, je ne pleure pas.

MADAME SUREAU

Je pense bien ! Mais ça ne vous agace pas, les montées ?

STANY

Non, une légère pente n'est pas pour me déplaire.

MADAME SUREAU

Une légère pente. (Elle rit.)

STANY

Quelle douce soirée !

MADAME SUREAU

Oui, on s'est formé par couples sympathiques... André cause avec votre femme... mon mari tient la tête à Mme Leformah, Mme Ardan s'est enfuie sous les arbres avec Philippe... il est très sympathique, Philippe.

STANY

Oui, c'est un garçon charmant... Et puis, du talent !

MADAME SUREAU

C'est quelqu'un.

STANY

Il n'est pas maladroit.

MADAME SUREAU

Il connaît son affaire. Il demeure chez vous ?

STANY

Oui, nous l'avons invité à venir passer l'été chez nous : c'est ma femme qui a arrangé tout ça, pour qu'ils puissent se voir avec Hélène Ardan... Je fais un joli métier... Il est vrai qu'ils vont se marier.

MADAME SUREAU

Et puis, quand même... Est-ce que vous avez de ces préjugés-là ?

STANY

Ma foi non. Vous savez que je suis de plus en plus amoureux de vous.

MADAME SUREAU

Je l'espère bien.

STANY

Pourquoi l'espérez-vous ?

MADAME SUREAU

Parce que ça m'amuse.

STANY

Ça vous amuse seulement.

MADAME SUREAU

Ça vaut mieux que si ça m'ennuyait.

STANY

Certainement, mais enfin, moi, c'est très sérieux. L'amour que j'ai pour vous est très profond, et vous dites que ça vous amuse, ça

n'est pas assez. Depuis plus d'un an que nous flirtons, vous devez juger dans quel état d'âme je suis.

MADAME SUREAU

Je l'ai deviné votre état d'âme..... il était assez visible.

STANY

C'est votre faute.

MADAME SUREAU

Et puis, on n'est pas des zouaves !

STANY

Il faut pourtant que je sache à quoi m'en tenir.

MADAME SUREAU

Vous êtes d'une impatience!... Et puis ça n'est pas vrai, je ne suis pas du tout votre type. Vous n'aimez que les femmes très maigres.

STANY

Vous n'êtes pas grosse.

MADAME SUREAU

Non, je ne suis pas grosse, mais je suis ronde...., c'est ça, ronde.

STANY

Croyez-moi, c'est bien préférable.

MADAME SUREAU

Je suis une femme à fossettes.

STANY

Au bout des fossettes la culbute.

MADAME SUREAU

Voulez-vous vous taire.

STANY

Enfin, je voulais vous dire que ça ne peut pas durer. Ecoutez, Thérèse, je vous donne tout...

MADAME SUREAU

Quoi, tout ? Vous êtes étonnant.

STANY

Je vous donne mon cerveau, mon cœur, ma tranquillité et vous, vous ne me donnez rien.

MADAME SUREAU

Je vous ai donné de mon odeur. Vous-même m'avez dit que vous vous en inondiez chaque soir avant de vous coucher et que vous aviez ainsi l'illusion de dormir avec moi. N'est-ce rien que cela ?

STANY

Oui, mais vous comprenez bien que je désire davantage.

MADAME SUREAU

Vous êtes injuste, mon cher. (Elle fouille dans son corsage.) Je voulais vous donner cette fleur qui a passé toute la journée avec moi, dans moi, mais vous ne le méritez pas.

STANY

Ah ! si, je vous en prie, donnez-la-moi.

MADAME SUREAU tire une fleur de son corsage et la tend à Stany.

La voilà !

STANY

Vous m'aimez donc un peu ?

MADAME SUREAU

Ce n'est pas à moi à vous le dire, consultez le langage des fleurs.

STANY

Écoutez, Thérèse, je vous adore, mais je veux vous le dire autre part que dans le monde, toujours devant des gens... je suis paralysé. Vous allez partir bientôt à la mer, dites-moi que vous viendrez un jour, une heure.

MADAME SUREAU

Ça, mon cher, jamais. Pour qui donc me prenez-vous? (Elle se lève.) J'ai pu plaisanter avec vous, mais je vous l'ai déjà dit, si vous voulez que nous restions bons amis, ne me faites jamais de propositions semblables.

STANY, se lève.

Vous êtes fâchée? Je vous ai déplu?

MADAME SUREAU

Non, je vous pardonne, mais revenons près de la société, nous sommes restés trop longtemps ensemble.

(Elle revient près du groupe.)

MADAME LEFORMAH

Vous avez fini de fumer votre cigarette?

ANDRÉ

Et de tailler votre bavette?

MADAME SUREAU

Ah! oui, je disais à M. des Trembles que je trouve ce pays merveilleux. Vous vous plaisez beaucoup ici, madame?

GOTTE

Oui, le pays est joli, et puis, nous adorons la campagne.

MADAME LEFORMAH

Et vous savez, c'est la vraie campagne, à une heure et demie de Paris.

MADAME SUREAU

C'est charmant.

GOTTE

C'est surtout très commode... nos amis peuvent de temps en temps nous faire le plaisir de venir dîner avec nous et repartir le soir même.

MADAME SUREAU

Vous êtes mille fois aimable. Et vous, madame, c'est la première fois, je crois, que vous venez de ces côtés-ci?

MADAME LEFORMAH

Oui, les autres années, ma fille Hélène allait dans le Limousin où ce pauvre Ardan avait de grandes propriétés et M. Leformah et moi, nous passions une moitié de l'été au Tréport et l'autre à Chatou; mais après le drame terrible qui est arrivé, nous avons éprouvé le besoin de nous réunir, de nous resserrer... et nous sommes venus avec Hélène nous installer auprès de son amie... Ma fille et Gotte s'aiment beaucoup... elles ont été élevées pour ainsi dire ensemble.

MADAME SUREAU

Oui, oui, je sais... En effet, c'est plus gai pour Mme Ardan.

MADAME LEFORMAH

Et puis, en deuil comme nous le sommes, nous n'aurions pas pu recevoir... tandis que

chez les des Trembles qui n'ont pas les mêmes raisons, il y a toujours un peu de monde. C'est une distraction pour ma pauvre petite.

MADAME SUREAU

Vous n'habitez pas loin d'ici?

MADAME LEFORMAH

Pas très loin, c'est à un quart d'heure en voiture.

MADAME SUREAU

Il y a longtemps que vous êtes ici?

GOTTE

Depuis le dix mai, nous quittons toujours Paris de très bonne heure. Et vous, madame, que ferez-vous cet été?

MADAME SUREAU

Nous partons à la fin du mois... nous allons à Deauville, nous y resterons jusqu'après la grande quinzaine et puis nous irons à Baden-Baden jusqu'au 15 septembre.

ANDRÉ

Vous êtes des gens très chic.

STANY

Et vous, André, que faites-vous cet été? Est-ce que vous n'allez pas chez votre frère, aux Tilleuls?

ANDRÉ

Oh! non, pas cette année, mon frère divorce.

MADAME LEFORMAH

Vraiment?

ANDRÉ

Oui... ça dérange même mes projets .. j'avais la douce habitude de me terrer trois mois aux Tilleuls.....

GOTTE

Ça vous calmait.

ANDRÉ

Parfaitement... ça me remettait un peu d'aplomb et j'en ai besoin quand arrive le mois de juin... Alors j'allais faire une villégiature familiale, une portugaise fraternelle... mais cette année, il faut y renoncer.

STANY

Faites-la chez nous, André, votre portugaise.

ANDRÉ

Vous êtes trop aimable.

MADAME SUREAU

Venez avec nous à Baden-Baden.

ANDRÉ

Je vous remercie. Je resterai probablement à Neuilly Neuilly.

SCÈNE II

LES MÊMES, PHILIPPE, HÉLÈNE

STANY

Tiens, vous voilà, vous? D'où sortez-vous donc?

HÉLÈNE

Nous venons de nous promener, dans le parc, autour de la pelouse; il fait un clair de lune merveilleux.

MADAME LEFORMAH

Hélène, tu aurais dû mettre quelque chose sur tes épaules, mon enfant... Tu n'as pas eu froid?

HÉLÈNE

Mais non, mère chérie, je t'assure.

SUREAU

Dites-moi, des Trembles, il ne faut pas nous faire manquer notre train.

DES TREMBLES

Oh! vous avez le temps... le train est à dix heures dix-neuf.

GOTTE

A quelle heure as-tu dit qu'on attelle?

DES TREMBLES

A dix heures moins le quart... nous vous accompagnerons.

SUREAU

Ne vous donnez donc pas cette peine.

DES TREMBLES

Comment donc!

GOTTE

Mais y aura-t-il assez de places?

DES TREMBLES

Oui, oui, j'ai fait atteler le break.

(Pendant toute cette conversation, le domestique a desservi; puis la conversation reprend générale.)

MADAME LEFORMAH

Hélène, tu savais que le frère de M. de Fréville divorçait?

HÉLÈNE

Non, c'est la première nouvelle. Ah! il divorce? Combien y a-t-il de temps qu'il était marié?

ANDRÉ

Trois ans.

HÉLÈNE

Votre frère avait fait, je crois, un mariage d'amour.

ANDRÉ

Absolument; il n'en admettait pas d'au-

tres... Vous voyez comment se terminent ces unions-là?

STANY

Et c'est logique : les mariages d'amour sont les seuls qui ne puissent pas durer, car ils supposent des âmes d'amants, et être amants, n'est-ce pas avoir le désir continuel de sensations, de troubles, de mystère et d'inconnu, d'inconnu?

HÉLÈNE

Alors, selon vous, on ne peut pas rester amants dans le mariage?

STANY

Il faut croire que c'est difficile, puisque des gens qui s'entendent à merveille tant qu'ils ne sont pas mariés ne peuvent plus se sentir dès qu'ils le deviennent..... et réciproquement.

ANDRÉ

Il y a dans ce mot mariage un étrange pouvoir dissolvant.

STANY

Ce n'est pas seulement dans le mot, c'est

dans l'institution; en somme, c'est une chose monstrueuse et contre la nature même; vous vous engagez à ne pas changer quand tout autour de vous et surtout en vous se modifie, évolue sans cesse.

HÉLÈNE

Faites attention, Stany, votre femme est là.

STANY

Ma femme! Elle pense comme moi.

HÉLÈNE

C'est vrai, Gotte?

GOTTE

Mais oui... je commence.

MADAME LEFORMAH

C'est nouveau alors, mon enfant... tant pis, tant pis.

GOTTE

Ou tant mieux, tant mieux.

HÉLÈNE

Et vous, Philippe, qu'en pensez-vous?

PHILIPPE

Je pense que le mariage serait une association noble et durable, si l'homme et la femme y apportaient des droits et des devoirs égaux

ANDRÉ

Oui, c'est possible... et puis sur ces questions-là, on ne peut rien dire; enfin, voilà mon frère qui s'est marié malgré nos parents presque, qui adorait sa femme ; d'ailleurs il l'a épousée, elle n'avait pas un sou, elle lui devait tout... ça n'empêche pas qu'il l'a trompée.

HÉLÈNE

Ah ! c'est lui qui la trompait?

ANDRÉ

Mais oui, c'est lui. Il la trompait, il la trompait, c'est-à-dire que de temps en temps il revoyait une ancienne camarade, mais ce n'est pas une trahison, une ancienne camarade.

HÉLÈNE

Non. Qu'est-ce que c'est alors?

MADAME SUREAU

C'est de la fidélité pour l'ancienne camarade.

ANDRÉ

C'est un pèlerinage, on ne divorce pas pour ça.

HÉLÈNE

Pourtant, si votre belle-sœur avait eu un pèlerinage de son côté, votre frère l'eût trouvée mauvaise.

ANDRÉ

Naturellement, ça n'est pas la même chose.

HÉLÈNE

Mais si, c'est absolument la même chose! Alors la femme ne souffre pas, elle? Elle n'est pas jalouse, elle n'en a pas le droit.

ANDRÉ

Je comprends qu'une femme soit jalouse, si son mari a une liaison sérieuse et suivie au dehors, mais elle doit pardonner des distractions convenablement espacées.

HÉLÈNE

Les hommes sont bien tous les mêmes. Et c'est vous, André, qui dites ça! Vous qui devez comprendre la jalousie pourtant, car vous êtes jaloux comme on ne l'est pas, vous battez le record d'Othello.

ANDRÉ

Je vous en prie, ne prenez donc pas toujours Othello comme le type du jaloux odieux; en somme, mettons le mouchoir (*il fazzoletto*) de côté, je crois qu'il avait de très sérieuses raisons d'être jaloux, Othello!

HÉLÈNE, d'un air potinier

Vous savez quelque chose sur Desdemona?

ANDRÉ

Non, je ne sais rien : mais enfin ce n'était pas un lis, cette jeune femme, pour s'être appuyé ce nègre; elle avait des goûts dépravés. Moi, j'ai connu ça à l'Exposition de 1889; j'avais une petite amie qui a été la maîtresse de tout un village soudanais. C'est la femme pour exotiques, c'est un numéro terrible.

HÉLÈNE

Ne croyez pas vous en tirer par une anecdote. Pour revenir à ce que nous disions, selon vous, une femme n'a pas le droit d'être jalouse ; bien plus, un monsieur s'absente pendant six mois, douze mois, il prend des distractions comme vous dites, c'est admis... La femme qui récalcitrerait serait ridicule ; elle n'a pas non plus le droit d'avoir des sens, elle n'a que le devoir d'attendre toute seule, bien seule, ce mari qui ne peut pas attendre, lui. On vous répond : ça n'est pas la même chose. C'est idiot tout simplement, et c'est révoltant.

GOTTE

Hélène, calme-toi, ma chérie

MADAME LEFORMAH

Si ma fille est sur ce chapitre, nous n'avons pas fini.

HÉLÈNE

Non, c'est vrai, ça m'exaspère. Voyons, Thérèse, venez à mon secours, dites que j'ai raison ·

MADAME SUREAU

Moi, je ne peux rien dire, il paraît que je n'ai pas de tempérament; ou, si j'en ai, je n'en sais absolument rien. Et pourtant, je crois que dans les devoirs conjugaux l'homme est comme le clown du cirque, quand il joue à se battre avec Chocolat. « Quand je dis : Commencez, vous commencez; quand je dis : Finissez, c'est fini, » et naturellement Chocolat a toujours reçu une demi-douzaine de coups de poing avant d'en avoir allongé un seul. C'est comme ça que j'ai eu deux enfants, ça n'est pas un sport.

ANDRÉ

Alors vous êtes Chocolat?

HÉLÈNE

En dit-elle, cette Thérèse, elle est impayable!

MADAME SUREAU

Aussi, je ne sais pas ce que c'est que d'être jalouse et Gustave peut donner des coups de canif dans le contrat, je le lui permets.

SUREAU

C'est bon à savoir.

MADAME SUREAU

D'autant plus qu'on n'a pas toujours son canif.

SUREAU

Il y a encore ça.

HÉLÈNE

Eh bien, moi, je serais très jalouse ; et quand son mari la trompe, je trouve qu'une femme doit divorcer ou le lui rendre.

MADAME LEFORMAH

Elle est bien avancée.

HÉLÈNE

Elle se venge.

MADAME LEFORMAH

Triste vengeance.

MADAME SUREAU

Triste... ça dépend.

MADAME LEFORMAH

Si tu savais comme ça m'est désagréable de t'entendre parler comme ça.

HÉLÈNE

Mais, ma bonne mère, je parle comme ça, parce que c'est ce que je pense. Il est temps de proclamer que la faute de l'homme a la même importance que celle de la femme.

MADAME LEFORMAH

Elle n'a pas les mêmes conséquences.

HÉLÈNE

Oui, oui, à cause de l'enfant, nous la connaissons.

MADAME LEFORMAH

Mais certainement, à cause de l'enfant.

HÉLÈNE

Mais l'enfant, c'est l'exception, c'est l'accident!

MADAME SUREAU

Alors on ne sortirait plus de chez soi.

PHILIPPE

Et puis, en supposant qu'une femme mariée, j'admets le seul cas où elle se venge, apporte un enfant dans son ménage, le mari infidèle

peut aussi, à ce compte là, en avoir semé un dans un ménage parallèle et dont le père sera un autre mari, et dans ce cas-là, l'équilibre reste parfait dans une bourgeoisie assoiffée d'idéal.

ANDRÉ

Et l'on n'a plus qu'à modifier la formule pour les naissances : le père et l'amant se portent bien.

HÉLÈNE

Maman est écrasée !

PHILIPPE

Maintenant, si le mari infidèle a fait à une pauvre fille un de ces enfants qu'il est convenu d'appeler naturels, n'est-il pas très juste que pour avoir jeté de par le monde un malheureux qui peut-être manquera de tout et mènera une existence misérable, il soit condamné à élever confortablement, familialement, un enfant qui ne sera pas de lui, et dans ce cas-là l'équilibre est établi, non plus seulement dans la bourgeoisie, mais dans la société tout entière.

HÉLÈNE

Eh bien, mère, qu'est-ce que tu as à répondre à cela? Enfin, c'est la logique, c'est la raison et la justice mêmes.

MADAME LEFORMAH

C'est possible, mais c'est avec cette logique-là qu'il n'y a plus de respect, plus de famille, plus rien; que tous les ménages que nous connaissons se détraquent et que le nombre des divorces augmente tous les jours.

MADAME SUREAU

On n'entend parler que de malheurs.

MADAME LEFORMAH

De mon temps, il y avait moins de scandales. D'ailleurs, il faut tout dire, nous avons été élevées autrement. Quand je me suis mariée, j'étais une vraie jeune fille, aussi pure et aussi ignorante qu'on peut l'être.....

HÉLÈNE

Tu l'es encore.

MADAME LEFORMAH

Et j'étais toute disposée à aimer mon mari, et je l'ai aimé et j'ai été très heureuse et je crois que je l'ai rendu très heureux.

GOTTE

Je ne sais pas pourquoi, Hélène, ta mère me fait toujours penser à une gravure dans l'*Illustration* de 1859 où l'on voit des dames à crinolines qui se précipitent avec de gros bouquets au-devant des soldats.

HÉLÈNE

Oui, et ça s'appelle : Retour des troupes d'Italie.

MADAME LEFORMAH

Je sais bien que je suis ridicule.

HÉLÈNE

Tu n'es pas ridicule, tu es second empire et touchante.

MADAME LEFORMAH

Second empire tant que vous voudrez; mais je suis d'une époque où l'on se sacri-

fiait encore pour ses enfants, où on ne les abandonnait pas, où on ne divorçait pas pour un oui, pour un non.

HÉLÈNE

Parbleu, le divorce n'était pas encore rétabli.

MADAME LEFORMAH

Ça n'était pas un mal.

HÉLÈNE

Mais ne dis donc pas ça, et quand une femme n'était pas heureuse avec son mari, quand elle était trompée ou battue, qu'est-ce qu'elle faisait?

MADAME LEFORMAH

Elle se résignait, elle élevait ses enfants.

PHILIPPE

Mais la résignation est une vertu chrétienne, madame, et qui suppose de la religion

MADAME LEFORMAH

Oui, eh bien?

PHILIPPE

Eh bien, vos filles n'ont pas de religion : vous ne leur en avez pas donné.

MADAME LEFORMAH

Mais je vous demande mille fois pardon, monsieur, j'ai tenu à ce que ma fille eût une éducation parfaite.

HÉLÈNE

Mais toi, tu ne les accomplissais pas tes devoirs religieux : papa t'en a joliment détournée; à peine mariée, tu les as négligés tes devoirs religieux et ton piano, c'est toi-même qui nous l'as dit.

MADAME LEFORMAH

Où veux-tu en venir?

HÉLÈNE

Attends, tu vas voir : alors de quelle efficacité voulais-tu que fussent les principes que tu me donnais, lorsque je voyais que toi tu t'en dispensais absolument; et que viens-tu nous parler de religion? Est-ce que je n'ai pas été élevée avec les immortels principes de 1877 : le cléricalisme voilà l'ennemi? Quand j'étais petite, je me rappelle, père ne voyait

que par Gambetta; il en est revenu depuis, mais il n'aimait pas les prêtres.

MADAME LEFORMAH

On n'a jamais parlé de ces choses-là devant toi.

HÉLÈNE

Non, mais il y a les sourires, les plaisanteries, les sous-entendus que les enfants entendent fort bien ! Il y a l'atmosphère, est-ce que je sais, moi ! Et nous sommes quelques-unes qui avons été élevées comme ça. Alors, quand il survient dans nos ménages une catastrophe, un coup de Trafalgar sentimental, tu ne voudrais pas qu'on se réfugie dans la religion. Alors, quoi ? Qu'est-ce que tu offres ? Tu es collée, maman ?

MADAME LEFORMAH

Je ne suis pas collée, je suis peinée.

HÉLÈNE

Il ne faut pas être peinée, ma bonne mère, mais joyeuse, au contraire; vous avez été

esclaves et résignées, vos filles seront heureuses et libres.

STANY

C'est ce que disaient ceux qui ont fait la grande Révolution, en pensant à leurs fils.

SUREAU

S'ils pouvaient les voir, leurs fils !

HÉLÈNE

Mais songe donc, de ton temps, quand vous n'aviez pas le divorce, que serais-tu devenue si tu n'avais pas aimé ton mari, si tu n'avais pas pu l'aimer ?

MADAME LEFORMAH

Quand une jeune fille arrive au mariage, innocente comme je l'étais, elle est toute disposée à aimer son mari et elle l'aime, à moins qu'il ne soit indigne d'être aimé; que ce soit, je ne sais pas, moi, un voleur ou un assassin, et encore, on avait la séparation.

HÉLÈNE

Oui, je sais bien, on a prévu le cas de

l'homme voleur ou assassin, ou faux-monnayeur, c'est admirable. Mais on n'a pas prévu le cas d'un homme qui vous déplairait. On ne peut pourtant pas rester avec un monsieur qui vous déplaît.

MADAME LEFORMAH

S'il vous déplaît tant que ça, il ne faut pas l'épouser.

HÉLÈNE

Il ne faut pas l'épouser ! Est-ce qu'on le sait d'avance. Un homme peut être passable comme ça dans le monde, en habit et en jaquette, et à certains moments être brutal, effrayant.

MADAME SUREAU, doucement.

Ou grotesque.

SUREAU

Merci.

HÉLÈNE

Alors on serait lié toute la vie avec cet être-là ? Ça ne résiste pas à l'analyse.

MADAME LEFORMAH

Que veux-tu que je te dise, ma chère enfant? Comment savoir d'avance, comment s'éclairer? On ne peut pourtant pas... Non, je ne peux pas vous suivre sur ce terrain-là.

HÉLÈNE

Ne te dérange pas, on y va sans toi.

ANDRÉ

C'est pour ça, madame, que le divorce est une chose admirable, car il permet à une femme mariée d'essayer loyalement une douzaine d'amants jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son type.

SUREAU

Ça n'est pas drôle pour le type.

MADAME SUREAU

Moi, je trouve au contraire que c'est très flatteur.

ANDRÉ

Taisez-vous, vous, madame Chocolat.

MADAME SUREAU

Cette pauvre Mme Leformah ne sait plus où elle en est.

MADAME LEFORMAH

Le fait est que vous m'épouvantez avec vos théories !

HÉLÈNE

Nous marchons avec notre temps.

ANDRÉ

Si vous ne marchiez qu'avec votre temps !

MADAME LEFORMAH

Au fond, je suis très inquiète, et je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve avec ces idées-là, c'est effrayant !

PHILIPPE

Mais non, madame, ça vous paraît effrayant parce que ce sont des choses qu'on n'a pas l'habitude de dire, mais réfléchissez-y, c'est très raisonnable et surtout très humain. Seulement vous avez été habituée à considérer comme paroles d'Évangile tout ce qui est dans les codes civils ou mondains ; mais il faut bien vous dire que, à côté de la loi des hommes, il y a la loi humaine qui est celle des hommes et des femmes et qui doit tenir compte de

leurs instincts et de leurs aspirations. Oh! ça ne se fera pas tout de suite, mais il est bon qu'on en parle de temps en temps et que quelques-uns vivent en se conformant à cette loi-là.

MADAME LEFORMAH

Parlez-moi comme ça, je comprendrai.

HÉLÈNE

Mais c'est ce que je t'ai dit..... sous une autre forme, voilà tout.

SUREAU, à Stany.

Dites-moi, cher ami, il ne faut pas nous faire manquer notre train.

STANY

Non, non, il est même temps de partir. Allons, allons !

MADAME SUREAU, à Mmeformah.

Au revoir, madame, je suis enchantée d'avoir fait votre connaissance ; j'espère avoir le plaisir de vous revoir cet hiver à Paris.

STANY, à Hélène.

Je ne vous dis pas adieu, je vous retrouverai en revenant, vous m'attendez.

HÉLÈNE

C'est entendu.

GOTTE, à Stany pendant les aurevoirs.

Quelle idée avez-vous eue de dire que nous les reconduirions, c'est ridicule, c'est une manie dans votre famille de reconduire les invités.

STANY, piqué.

Mais si cela ne vous plaît pas, chère amie, vous n'avez qu'à ne pas venir.

GOTTE

Maintenant que vous l'avez dit, que vous l'avez décidé, ce n'est pas possible, ça serait impoli. Vous avez toujours des idées comme ça. C'est sans doute pour rester un peu plus longtemps auprès de Mme Sureau.

STANY

Pourquoi pas? Elle est très amusante.

GOTTE

Ça n'est pas difficile d'avoir de l'esprit quand on dit tout ce qui vous passe par la tête. Alors, nous allons laisser Mme Leformah toute seule, comme c'est poli

STANY

Mais non, Mme Leformah reste avec sa fille et Philippe.

GOTTE

Vous savez bien qu'ils vont la plaquer pour aller s'embrasser sous les arbres.

STANY

Allons, quand vous aurez fini de ronchonner ; venez-vous, oui ou non ? Allez mettre votre chapeau, vous avez juste le temps. (Il s'en va.)

GOTTE, le suivant.

Cette invention d'aller reconduire les gens : ça se fait au Vésinet ! (Elle sort.)

SCÈNE III

MADAME LEFORMAH, HÉLÈNE, PHILIPPE

MADAME LEFORMAH

Il va falloir songer à partir aussi, Hélène.

HÉLÈNE

Mais non... nous attendons qu'ils soient revenus... tu as bien entendu ce qu'a dit Stany.

MADAME LEFORMAH

Non, je n'ai rien entendu. C'est que j'ai dit à Gaëtan d'être à dix heures à la petite porte.

HÉLÈNE

Eh bien ! Gaëtan attendra... il n'en mourra pas...

MADAME LEFORMAH

Oh ! certainement. Est-ce que vous restez ici ?

HÉLÈNE

Oh ! oui, mère... Il fait si doux, si bon.

MADAME LEFORMAH

Vous feriez peut-être mieux de rentrer ?

HÉLÈNE

Tu voudrais que nous nous enfermions par un temps pareil... C'est un meurtre.

MADAME LEFORMAH

Eh bien, moi, je vais rentrer... je trouve qu'il fait un peu frais.

HÉLÈNE

C'est ça, ma bonne mère, rentre, nous te rejoindrons tout à l'heure.

(Ils la laissent s'éloigner.)

SCÈNE IV

HÉLÈNE, PHILIPPE

PHILIPPE

Votre mère a raison... la soirée est fraîche... attendez, il ne faut pas que j'attrape froid. (Il enfile un paletot d'été.)

HÉLÈNE

Oh ! vous avez dit ça comme un tout petit garçon... (l'imitant) il ne faut pas que j'attrape froid.

PHILIPPE

J'ai été aussi ridicule que ça ?

HÉLÈNE

Mais oui... tu m'aimes ?

PHILIPPE

Je t'adore. Quelle brave et digne femme que cette Mme Leformah.

HÉLÈNE

Mère, oui, c'est une créature d'exception... elle n'est pas très avancée pour son âge, elle a des naïvetés incroyables.

PHILIPPE

Mais ça vaut mieux que si elle s'était rendue fameuse par mille aventures galantes.

HÉLÈNE

Évidemment.

PHILIPPE

Et je ne la trouve pas si ridicule... l'honnêteté de sa vie désarme l'ironie.

HÉLÈNE

Par exemple, nos façons de parler et de penser surtout la renversent.

PHILIPPE

J'ai peut-être tort de parler comme ça devant elle : elle doit me croire un être sans morale, sans principes.

HÉLÈNE

Oh non, elle n'est pas bête, elle est loin d'être bête et elle fait très bien la différence entre ta conviction, ta sincérité et la blague de Stany ou le scepticisme d'André. Et d'ailleurs tu fais bien de dire ces choses-là... il faut les dire. Tant pis ou plutôt tant mieux si tu ne penses pas comme les autres, si tu penses humainement. C'est pour ça que je t'ai aimé, vois-tu, parce que tu n'es pas égoïste, parce que tu es juste et que tu as de l'indulgence et de la pitié.

PHILIPPE

Disons le mot, je suis parfait.

HÉLÈNE

Tu n'es pas parfait mais tu es meilleur que les autres. Regarde André, comme il est méchant, comme il est amer.

PHILIPPE

Ce n'est pas sa faute, il n'est pas heureux... il est tombé sur une femme terrible qui le fait souffrir.

HÉLÈNE

C'est toujours cette Mme Belett?

PHILIPPE

Toujours.

HÉLÈNE

Comment, ça dure encore? En effet le pauvre garçon, je le plains, mais ce n'est pas une raison pour rosser sur toutes les femmes.

PHILIPPE

Il dit beaucoup de bien de toi.

HÉLÈNE

A toi... mais on sent qu'il en veut au genre

humain et il ne cherche qu'à dire des mots blessants.

PHILIPPE

Il ne digère pas bien... Et puis je ne le juge pas. Qui sait si je ne serais pas plus amer et plus aigri dans des circonstances semblables ?

HÉLÈNE

Oh non... pas toi

PHILIPPE

Mais tu n'en sais rien... c'est ce que je me dis toujours : nous ne pouvons pas le juger... parbleu, tout nous réussit à nous, nous sommes insolemment heureux et notre avenir est d'amour et de joie.

HÉLÈNE

C'est vrai... oui, j'ai foi dans l'avenir et je suis sûre que je t'aimerai très bien ; c'est bête de dire à quelqu'un qu'on l'aime bien, ce n'est pas bête de lui dire qu'on l'aimera très bien... tu comprends, il y a une nuance.

PHILIPPE

Je la saisis parfaitement.

HÉLÈNE

J'en suis persuadée. Tu n'as pas froid ?

PHILIPPE

Non.

HÉLÈNE

Comme ça a été vite pourtant... on dirait qu'il y a eu un Dieu pour nous ; en tout cas, la vie nous a été complice... je t'ai rencontré, nous nous sommes aimés, et cinq mois après, j'étais veuve !

PHILIPPE

C'est admirable !

HÉLÈNE

Il y aura bientôt un an de ça, et ça me paraît loin... si loin !... Je me demande parfois si c'est bien vrai que j'ai été Mme Ardan, la femme de Gaston Ardan, et si ce n'était cette robe noire... je ne le croirais pas... j'ai peur que ça t'ennuie de me voir toujours en noir.

PHILIPPE

Je connais une romance dont le refrain est :

« Ne pleure pas, le noir te va si bien ! » C'est par ce refrain que je te répondrai.

HÉLÈNE, avec élan.

Ah ! mon amour, pour une blonde comme moi, un grand deuil sans chagrin, c'est le rêve ! Et puis, je la quitterai bientôt cette triste livrée qui me rattache encore au passé et nous nous marierons... Ça ne t'effraie pas le mariage ?

PHILIPPE

Avec toi, je l'envisage avec bonheur.

HÉLÈNE

Et moi avec passion... quoique André prétende qu'il y ait dans ce mot un étrange pouvoir dissolvant. Ah ! ils m'ont fait du mal tout à l'heure, avec leur conversation. Si c'était vrai pourtant qu'il n'y ait pas d'amour possible dans le mariage ?... Ah ! vois-tu, j'aimerais mieux que nous restions amants. Et d'ailleurs nous serons amants, n'est-ce pas ? Le mariage, pour moi, n'est qu'un mot, une formule, pas même, une formalité... je n'y tiens

pas, et je serais très fière de rester ta maîtresse; mais il faut l'accomplir, cette formalité : ma mère n'admet pas l'union libre... c'est sur ce terrain-là qu'elle ne me suivrait pas... et puis c'est aussi pour mon fils, ce pauvre petit bonhomme... il faut que sa maman ait une situation régulière... je te parais bourgeoise, hein ?

PHILIPPE

Pas du tout... Tu es vraiment celle que j'attendais et dont j'avais besoin... Oui, j'avais besoin de toi... j'aime ton cerveau et ton cœur et si tu n'étais pas ma maîtresse, je voudrais être ton ami. Ah ! vois-tu, l'essentiel pour l'homme, c'est de rencontrer dans sa vie l'étrangère vêtue de rêve qui lui ressemble comme une sœur; alors, avec celle-là, on peut se marier, il n'y a pas de danger. Et puis nous garderons jalousement notre bonheur, nous l'emmènerons loin des villes, nous vivrons beaucoup à la campagne et surtout nous ne mettrons pas de gens entre nous, pas

d'ami ni d'amie intime... et puis je travaillerai pour toi, je tâcherai à devenir quelqu'un, et dans ces conditions, je crois que nous serons heureux, Hélène.

HÉLÈNE, gravement.

Je le crois aussi, Philippe... d'ailleurs, je le répète, je t'aimerai très bien. J'imagine que ce qui tue l'amour dans le mariage, c'est le perpétuel tête-à-tête, le perpétuel côte-à-côte... Je saurai te laisser seul avec toi-même; je comprendrai que tu as besoin de te distraire, de voyager... tu n'auras pas besoin de me le demander, je le devinerai et je te dirai : Va-t'en !

PHILIPPE

Et alors, je te répondrai : mais je suis très bien ici, et je reste.

HÉLÈNE

C'est bien là-dessus que je compte... mais même si tu t'en allais, je ne t'en voudrais pas, car tu me reviendrais plus aimant... certainement je souffrirais, il faut bien payer son bonheur... on ne peut pourtant pas exiger

une félicité absolue, sans ça la Providence aurait le droit de vous envoyer coucher.

PHILIPPE

On irait.

HÉLÈNE

Bien sûr... Et puis, tu ne partirais pas toujours tout seul... quelquefois tu m'emmènerais... nous irions ensemble à Venise.

PHILIPPE

Tu y es allée déjà à Venise.

HÉLÈNE

Avec mon mari, oui, mais ça ne compte pas; c'est comme si je n'y étais pas allée. Je suis arrivée le soir à l'hôtel, je me suis fait servir à dîner dans ma chambre et je suis repartie le lendemain matin, je n'ai voulu rien voir... Je ne voulais pas profaner la vision que je m'étais faite de Venise, avec un cœur et des yeux qui ne fussent pas d'une amoureuse, et surtout avec un Gaston Ardan qui aurait établi un tir aux pigeons sur la place Saint-Marc... Ah! il était de cette force-là.

J'en ignore donc tout le côté gondole, mais je veux le connaître avec toi.

PHILIPPE

Oui, et tu as eu raison, il y a des paysages et des villes où il ne faut pas apporter des âmes vulgaires. Une chose qui me plaît infiniment à Londres, c'est qu'on ne permet pas aux fiacres de se promener dans les parcs élégants ; de même, des gens qui ne seraient pas amants à Venise seraient des fiacres dans Hyde-Park.

HÉLÈNE, dans un élan.

Mais nous, on ne sera pas des fiacres, va ! Ah ! je rêve de choses folles avec toi. A quoi penses-tu ?

PHILIPPE, troublé.

Je pense.....

HÉLÈNE

Ah! tais-toi, tais-toi... Tiens... donne-moi tes yeux et prends ma bouche.

PHILIPPE

Ah! Hélène, tu me charmes, tu me grises,

tu me séduis. Quel parfum as-tu donc ce soir dans tes cheveux ?

HÉLÈNE

C'est de l'ambre.

PHILIPPE

Comme tu m'as dit ça d'un air triste... c'est de l'ambre.

HÉLÈNE

Je vous défends de vous ficher de moi... tu n'as pas froid ? On s'entend bien, tous les deux.

PHILIPPE

On s'entend divinement bien. Hélas! il va falloir nous quitter tout à l'heure.

HÉLÈNE

Ah! oui, c'est embêtant. Enfin, on se retrouvera demain matin... je me lèverai de bonne heure et je serai à neuf heures dans le bois Saint-Anne, près de la croix. Nous ne sommes pas trop à plaindre. Nous nous voyons encore assez souvent, grâce à l'idée

que j'ai eue de te faire inviter chez les des Trembles.

PHILIPPE

Oui, mais il faudra bientôt que je m'en aille... je ne peux pas rester éternellement chez ces gens. Voilà déjà trois semaines que j'y suis. Je crains d'être indiscret.

HÉLÈNE

Tu n'es pas un invité ordinaire, tu es mon fiancé, et Gotte est notre confidente. Cette gentille Gotte, elle est si bonne, si dévouée. Elle n'avait pas l'air très content d'aller reconduire les Sureau. As-tu remarqué?

PHILIPPE

Non.

HÉLÈNE

Elle a fait une scène à Stany tout à l'heure... c'est peut-être à cause de Mme Sureau... d'ailleurs, elle a l'air triste depuis quelques jours... ce soir, elle a à peine parlé. Ma pauvre Gotte! Stany est superficiel, très flirt... c'est sans doute ça qui la rend triste.

PHILIPPE

Écoute, les voilà qui reviennent.

HÉLÈNE

Alors, à demain neuf heures. Au revoir, toi.

PHILIPPE

Au revoir, vous.

HÉLÈNE

Au revoir, vous.

PHILIPPE

Au revoir toi

SCÈNE V

Madame LEFORMAH, PHILIPPE. HÉLÈNE GOTTE, STANY, un domestique.

STANY

Nous voilà revenus.

HÉLÈNE

Ça s'est bien passé, pas manqué train, adieux touchants ?

STANY

Oui, oui, très touchants.

MADAME LEFORMAH

Tiens, Hélène, je t'ai apporté ton chapeau et ton collet.

HÉLÈNE

Ah! ah! tu t'es méfiée.

MADAME LEFORMAH

Ah! oui, parce que lorsque tu vas t'apprêter dans la chambre de Gotte et que vous vous mettez à bavarder, vous en avez pour des éternités.

HÉLÈNE

Et tu tombes de sommeil.

MADAME LEFORMAH

Et puis Gaëtan doit nous attendre depuis au moins une heure. Allons, au revoir, mon cher Stany, au revoir, ma petite Gotte.

HÉLÈNE, embrassant Gotte.

Au revoir, ma chérie; je viendrai te voir après déjeuner.

STANY

Par où vous en allez-vous ?

MADAME LEFORMAH

Par le bas, Gaëtan nous attend à la petite porte.

STANY

Eh bien, Jean, accompagnez donc ces dames avec votre lanterne.

(Mme Leformah et Hélène s'en vont suivies du domestique porteur d'une lanterne.)

SCÈNE VI

PHILIPPE, GOTTE, STANY

STANY

Eh bien, moi, je vais aller me coucher. J'ai quatre-vingts kilomètres dans les jambes.

GOTTE

Quelle heure est-il donc?

STANY

Onze heures bientôt. Est-ce que vous rentrez, Gotte?

GOTTE

Oh ! non. Il fait trop doux dehors, et puis il faut que je cause avec Philippe, j'ai un tas de choses à lui dire de la part d'Hélène.

STANY

Ah! encore des confidences, des secrets. Allons, je vais me coucher, bonsoir mon vieux camarade.

PHILIPPE

Bonsoir, cher ami.

STANY

A tout à l'heure, Gotte.

SCÈNE VII

PHILIPPE, GOTTE

GOTTE

Enfin, on respire maintenant que tous ces gens sont partis. Ah! qu'ils m'ont fatiguée, ils me gâtaient absolument la campagne et cette belle nuit. Y en a-t-il, ce soir, des étoiles ! Croyez-vous que tout ça soit habité ?

PHILIPPE

Sans doute.

GOTTE

Dire qu'il y a peut-être là-haut, en ce moment même, des bonnes gens qui causent sur une terrasse, comme nous! Mais, sûrement, dans aucun de ces astres, il n'y a une femme qui s'ennuie autant que moi. On est très bien ici, j'ai envie de rester là jusqu'à ce qu'une étoile file.

PHILIPPE

Pourquoi faire?

GOTTE

Pour faire un souhait.

PHILIPPE

Quel souhait?

GOTTE

Ah! voilà, c'est mon secret.

PHILIPPE

Et s'il ne file pas d'étoiles?

GOTTE

Je le verrai bien, alors je m'en irai quand le jour viendra.

PHILIPPE

Quand le jour viendra! Et votre mari qui vous attend?

GOTTE

Mon mari? Il dort déjà; il a quatre-vingts kilomètres dans les jambes; il ne m'a pas attendue...., et puis il rêve de Mme Sureau, cette bonne Thérèse.

PHILIPPE

Vous êtes jalouse ?

GOTTE

Ah! grands dieux! non. On n'est pas jalouse de Stany.

PHILIPPE

D'ailleurs rassurez-vous, Mme Sureau n'est pas dangereuse; c'est une allumeuse.

GOTTE

Je déteste ce genre de femmes-là, je trouve que ça n'est pas honnête, moi; j'aime mieux une femme emballée et qui va jusqu'au bout; je ne comprends pas le flirt, je ne comprends

pas qu'on grignote le fruit défendu; il faut y mordre à belles dents et même sans l'éplucher, ou ne pas s'en mêler, voilà..... ai-je raison ?

PHILIPPE

Mais si; seulement si j'ai un conseil à vous donner, mordez-y le plus tard possible.

GOTTE

J'y mordrai quand ça me plaira; c'est idiot ce que vous dites là : le plus tard possible ! Quand je n'aurai plus de dents, n'est-ce pas ?

PHILIPPE

Et qu'est-ce que vous aviez à me dire de la part d'Hélène ?

GOTTE

Ah ! c'est vrai, j'oubliais; vous ne pensez qu'à ça, vous.

PHILIPPE

Dame !

GOTTE

Que je sois triste ou non, ça vous est bien

égal ; moi, je peux crever. Eh bien, approchez-vous, si vous voulez que je vous le dise, vous êtes à une lieue, je ne peux pas vous crier ça.

PHILIPPE

Personne ne nous entend, nous sommes seuls.

GOTTE

Vous avez des raisons stupides, mon cher. Certainement nous sommes seuls, mais il y a des choses qu'il faut dire à voix basse. D'ailleurs, ça m'est égal, moi. (Elle crie.) Hélène m'a dit de vous dire...

PHILIPPE

Voyons, Gotte, ne faites pas d'enfantillages. (Il approche sa chaise.)

GOTTE

Ah ! je vous en prie, ne traînez pas votre chaise comme ça sur les cailloux ; c'est un bruit qui me porte sur les nerfs ; asseyez-vous près de moi, tout simplement..... Dieu que vous m'agacez ce soir !

PHILIPPE

Tout vous agace.

GOTTE

C'est vrai, je suis énervée. Voulez-vous qu'on se promène autour de la pelouse, comme l'autre soir. C'était si joli

PHILIPPE

Pourquoi nous promener, on est très bien ici.

GOTTE

Vous avez peur ?

PHILIPPE

Moi, de quoi aurais-je peur?

GOTTE

Je ne sais pas, moi, des voleurs peut-être. (Elle rit nerveusement.) Dieu ! que vous m'agacez !

PHILIPPE

Voyons, Gotte, dites-moi ce qu'Hélène vous a chargée de me dire, et puis on se dira bonsoir.

GOTTE

Eh bien, non, j'ai réfléchi, je ne suis plus

disposée, je vous le dirai aussi bien demain matin; ça n'est pas très important au fait, ni pressé.

PHILIPPE

Soit; alors bonsoir, Gotte.

GOTTE

Attendez donc, vous pouvez bien rester un peu avec moi; alors je ne suis bonne que pour vous parler d'Hélène? Je peux avoir à causer avec vous, un tas de choses à vous dire, vous êtes extraordinaire! Ça n'est pas très poli ce que vous faites là... Alors, vous êtes heureux, Philippe?

PHILIPPE

Oui, Gotte, je suis très heureux.

GOTTE

Vous aimez bien Hélène?

PHILIPPE

Je l'adore.

GOTTE

Les hommes sont bien tous les mêmes.

PHILIPPE

Pourquoi dites-vous ça ?

GOTTE

Vous dites que vous l'adorez et pourtant...

PHILIPPE

Quoi, pourtant ? Que voulez-vous dire ?

GOTTE

Rien.

PHILIPPE

Si, vous avez quelque chose à dire... Parlez, je déteste que l'on n'achève pas... j'ai horreur de ces restrictions.

GOTTE

Vous dites que vous aimez Hélène, et pourtant, avant-hier soir, quand nous nous sommes promenés autour de la pelouse, nous marchions à côté l'un de l'autre, si près que ma robe vous frôlait..... et vous ne vous êtes pas éloigné.

PHILIPPE

Nous ne nous sommes pas éloignés.

GOTTE

Et quand vous parliez, votre voix tremblait.

PHILIPPE

Je ne me rappelle pas.

GOTTE

Oui, je le jure, votre voix tremblait.

PHILIPPE

C'est possible, mais vous avez tort d'y penser encore.

GOTTE

Ce n'est pas ma faute.

PHILIPPE

D'ailleurs, qu'est-ce que ça prouve ? Sinon que deux êtres jeunes ne peuvent pas rester impunément l'un près de l'autre dans certaines conditions..... parce qu'il s'agit de se rendre compte avant tout de ce qui nous arrive, n'est-ce pas ? Il s'agit d'y voir clair en nous-mêmes ; or ce soir-là, nous nous sommes promenés sous un ciel de lune et d'étoiles,

parmi des senteurs complices d'arbres et de fleurs..... et nos âmes étaient amollies.

GOTTE

Donc vous n'attribuez mon trouble, notre trouble, qu'à des circonstances extérieures : n'y a-t-il pas autre chose ?

PHILIPPE

Non, je l'affirme.

GOTTE

Parlez pour vous.

PHILIPPE

Mais ce n'est pas ça que vous aviez à me dire de la part d'Hélène ; j'aurais dû me douter que c'était un piège.

GOTTE

Ah ! Philippe, vous avez des paroles cruelles. Eh bien, oui, je voulais rester avec vous, causer avec vous ; elle vous a assez eu toute la journée et j'ai assez souffert.

PHILIPPE

Souffert ?

GOTTE

Oui, c'est horrible, c'est infâme, mais je souffre quand elle est seule avec vous. Pendant tout le temps que nous avons accompagné ces gens, je savais que vous étiez ensemble, je vous voyais, je vous entendais... je suis jalouse d'elle, de mon amie... Ça n'est pas beau, n'est-ce pas ?

PHILIPPE

Non, ça n'est pas beau.

GOTTE

Ce n'est pas ma faute, pourtant, ce n'est pas ma faute... c'est la fatalité. Car enfin j'étais sincère et devant Dieu qui m'entend, je ne pensais pas à vous puisque Hélène vous aimait; et quand je vous ai invité à venir ici, c'était pour que vous fussiez près d'Hélène, pour que vous puissiez vous voir tous les jours; c'était pour servir votre amour, je le jure; mais ça a tourné contre moi, contre moi seule, car vous, vous êtes bien fort, bien sûr de vous.

PHILIPPE

J'aime votre amie.

GOTTE

Ah ! je dois vous paraître un monstre.

PHILIPPE

Non. vous n'êtes pas un monstre, seulement vous vivez depuis quelque temps dans une atmosphère d'amour et le rôle de confidente était dangereux pour vous qui êtes jeune, jolie, avec un mari qui ne s'occupe pas de vous. De mon côté j'étais mal défendu par l'intimité qui s'est établie entre nous, par la tendre affection que je vous porte, par la reconnaissance que j'ai envers vous ; et puis vous êtes séduisante, troublante, et il y a cet instinct de conquête que tous les hommes ont en eux, ce désir d'inconnu, cette espèce de curiosité... Ah ! il y a tant de choses contre lesquelles il faut nous défendre et qui sont autour de nous, en nous, malgré nous. Nous n'avons pas été coupables l'autre soir, mais aujourd'hui nous sommes avertis... nous sommes avertis... Et

nous serions coupables si nous nous exposions plus longtemps au danger de nous-mêmes. C'est pourquoi, Gotte, je vais partir bientôt.

GOTTE

Vous allez partir! Il ne manquerait plus que ça. Mais qu'est-ce que je deviendrai, moi? Je n'avais que cette consolation de vous voir, de vous entendre, de vivre un peu la même vie et vous voulez me l'enlever?

PHILIPPE

Il le faut.

GOTTE

Non, ça n'est pas vrai, vous ne partirez pas, je ne le veux pas, vous ne le pouvez pas; d'abord quelle raison donnerez-vous à Hélène? Partir, n'est-ce pas avouer, me compromettre? Vous n'en avez pas le droit.

PHILIPPE

Ne vous inquiétez pas de ça, je trouverai un prétexte.

GOTTE

Alors, c'est décidé, vous voulez partir... Ah! que je suis malheureuse!

(Elle éclate en sanglots.)

PHILIPPE, la consolant.

Voyons, ma petite Gotte, ne pleurez pas comme ça... Il faut être raisonnable... je ne veux pas que vous pleuriez.

GOTTE

J'ai du chagrin... Vous ne comprenez pas ça, vous !

PHILIPPE, la prenant dans ses bras.

Si, je vous comprends, je sais ce qui se passe en vous.

GOTTE

Non, vous ne le savez pas... sans ça vous seriez touché et vous m'aimeriez.

PHILIPPE

Taisez-vous, Gotte, je vous en prie.

GOTTE

Non, je ne me tairai pas, et vous m'aimeriez si je voulais, oui si je voulais, car votre voix tremble encore, et vous me serrez dans vos bras.

PHILIPPE, se détachant d'elle, brusquement.

C'est vrai, c'est vrai, et pourtant je ne vous

aime pas. Ce sont vos larmes qui m'attendrissent, qui me troublent. C'est peut-être votre douleur que j'aime et qui me rend faible. Voyez-vous, c'est pour ça qu'il faut que je parte... je partirai demain... c'est fini... et quand je ne serai plus là, vous verrez, Gotte, vous vous reprendrez... vous réfléchirez et vous serez remplie de honte, car personne ne croirait à votre inconscience, à votre sincérité, et vous ne savez pas ce qu'on croirait?

GOTTE

Non.

PHILIPPE

Eh bien, on croirait que, jalouse d'Hélène, vous avez fait le vilain calcul de m'attirer chez vous pour me rendre amoureux, on vous prêterait cette vulgaire perversité, et moi, je serais le ridicule amant qu'on se dispute et qui profite de la rivalité de deux femmes, de deux amies... c'est grotesque, et c'est répugnant! Il ne faut pas que cela soit, Gotte, vous entendez, il ne le faut pas.

GOTTE

Vraiment on pourrait croire ça? Vous avez raison, il ne le faut pas... Ah! mon Dieu, c'est affreux. Hélène, ma chère Hélène, pour laquelle je donnerais ma vie... car je l'aime comme une sœur, je l'adore au fond de tout ça.

PHILIPPE

Mais je n'en doute pas.

GOTTE

Vous partirez demain, Philippe, je le veux.

PHILIPPE

Ah! Gotte, je savais bien qu'en parlant a votre cœur...

GOTTE

Seulement je vous écrirai.

PHILIPPE

Ah! non, alors, tout ce que nous faisons est inutile; c'est entretenir le mal.

GOTTE

Vous croyez?

PHILIPPE

J'en suis sûr.

GOTTE

Alors je ne vous écrirai pas... Mais vous, vous m'écrirez.

PHILIPPE

Pas davantage.

GOTTE

Enfin, vous me donnerez bien de vos nouvelles? Vous pouvez bien m'écrire des lettres officielles.

PHILIPPE

Oui, je vous écrirai des lettres officielles. C'est entendu, on est de bons amis. Bonsoir, Gotte.

GOTTE

Bonsoir, Philippe.

PHILIPPE

Voyons, est-ce que ça ne vaut pas mieux?

Est-ce que vous ne vous sentez pas un poids de moins, là? Est-ce que vous n'êtes pas heu reuse même?

GOTTE

Oh! si, mais je vais bien pleurer tout de même.

RIDEAU

ACTE III

CHEZ PHILIPPE

Un cabinet de travail attenant à l'atelier. Par un vitrage, l'atelier se devine et une large baie laisse apercevoir la blancheur des plâtres et un groupe ébauché.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE, ANDRÉ

ANDRÉ

Ce que je voulais pour rompre, c'était une preuve indéniable, une certitude. Vous savez bien comment sont les femmes, elles jurent toujours qu'elles vous sont fidèles, qu'elles n'ont pas d'autre amant... et on les croit... ou plutôt, non, on ne les croit pas, mais on fait semblant. Et puis, je ne sais pas si vous êtes comme moi, je ne peux pas mettre le petit nez de ma maîtresse dans ses men-

songes... je n'ose pas; je suis plus troublé qu'elle, ma parole d'honneur, c'est moi qui rougis.

PHILIPPE

Oui, oui, je connais ça... on a de la pudeur pour elles.

ANDRÉ

Il y a en outre ce sentiment qui fait qu'on donne quatre sous à un homme qui empoisonne l'alcool et qui vous demande de quoi acheter du pain; on sait qu'on a affaire à un farceur et on se dit : Si c'était vrai, pourtant!... Et on marche. Eh bien! c'est la même chose : quand elles vous disent qu'elles vous sont fidèles; quand elles le jurent sur une tombe sacrée et qu'elles pleurent en invoquant le ciel même, on sait qu'elles mentent effrontément et on se dit : Si c'était vrai pourtant! A moins qu'on ne se trouve devant un fait matériel, précis, alors, il n'y a plus à hésiter.

PHILIPPE

Alors, c'est fini, vous avez rompu?

ANDRÉ

Tout à fait, et si vous saviez comme je suis content : j'ai vingt ans et demi. Quelle joie! Quelle béatitude! Quelle gredine!

PHILIPPE

Si vous êtes si heureux que ça, il faut recommencer.

ANDRÉ

Ah! non, j'en ai assez... je suis bien décidé à ne plus souffrir, à ne plus me faire de bile... j'ai le foie nickelé. Oui, je suis heureux... Oh! j'ai bien encore quelques petits moments un peu... mais j'attribue ça à ce sale temps qu'il fait aujourd'hui.

PHILIPPE

Certainement.

ANDRÉ

Vous savez ce temps de novembre, brumeux et glauque, avec des rues visqueuses et une humidité!... Oui, c'est un mauvais temps pour les ruptures.

PHILIPPE

Il vaut mieux du sec.

ANDRÉ

Ah! oui, un joli froid bien sec, avec un petit vent qui vous coupe les oreilles. Enfin, on ne peut pas tout avoir! C'est égal, j'ai peur que la vie ne me paraisse bien vide, maintenant que je n'ai plus d'ennuis.

PHILIPPE

Cherchez-en d'autres.

ANDRÉ

Vous avez raison... Voulez-vous dîner avec moi, ce soir?

PHILIPPE

Vous êtes trop aimable.

ANDRÉ

Vous me rendrez service... entre nous, j'aime mieux ne pas passer ma soirée tout seul. Ah! mon pauvre ami, ce que j'en ai soupé des femmes du monde!

PHILIPPE

Ne généralisez donc pas.

ANDRÉ

C'est vrai... je vous demande pardon... mais vous, vous allez épouser une femme exquise, intelligente, bonne et qui vous adore... c'est l'exception... Ah! si je pouvais recommencer ma vie, je sais bien ce que je ferais.

PHILIPPE

Qu'est-ce que vous feriez?

ANDRÉ

Eh bien, pour les sens, j'aurais des belles filles. Croyez-moi, mon cher, il n'y a encore que ça... une belle grue... Tenez, on sonne... une belle grue, bien bête, l'Oseille..... voilà pour les sens; pour le cerveau, la méthode de feu Cousin me paraît admirable : c'est ainsi que je m'éprendrais volontiers de Mlle de Lespinasse ou de cette merveilleuse duchesse Sanseverina de la Chartreuse de Parme; et pour le cœur, je tâcherais à soulager quelques misères humaines; il y a de quoi faire.

PHILIPPE

Voilà un joli programme... faites ça.

ANDRÉ

Je suis trop vieux. (Une vieille domestique introduit Gotte.)

SCÈNE II

GOTTE, PHILIPPE, ANDRÉ

ANDRÉ

Au revoir... alors, à ce soir... je passerai vous prendre.

GOTTE

C'est moi qui vous fais fuir?

ANDRÉ

Pas du tout, je m'en allais, Vous allez bien?

GOTTE

Très bien.

ANDRÉ

Et votre mari?

GOTTE

Mon mari est absent... il est en voyage.

ANDRÉ

Pour ses affaires ?

GOTTE

Non, pour son agrément.

ANDRÉ

Je comprends ça... il a fui Paris... il est allé vers des Beaulieu ou des Monte-Carlo, sans doute.

GOTTE

Non, vers des Amsterdam, vers des Harlem.... pour visiter des musées.

ANDRÉ

Noble but ! Quand revient-il ?

GOTTE

Dans une huitaine.

ANDRÉ

Allons, très bien, très bien. Au revoir, madame... faites mes amitiés à Stany si vous lui écrivez.

GOTTE

Je n'y manquerai pas.

ANDRÉ

Au revoir, Philippe, à ce soir... je passerai vous prendre vers sept heures et demie... nous irons dîner chez... (Le reste des paroles se perd dans l'antichambre où Philippe reconduit André.)

SCÈNE III

PHILIPPE, GOTTE

(Et quand Philippe est revenu.)

GOTTE, se jetant contre lui.

Ah ! Philippe, vous savez que je suis folle depuis hier soir... je vous aime... Il fait un temps navrant dehors, mais j'ai du bleu et du soleil dans tout mon être. Vous m'attendiez, n'est-ce pas ? Je vous avais écrit que je viendrais ; d'ailleurs, je ne vous fais qu'une toute petite visite, je ne veux pas commencer à m'imposer, à m'étaler dans votre existence... merci ! pour me faire prendre en grippe. Oui, hier soir, quand vous êtes

parti, je me suis couchée, j'ai réfléchi à ce qui s'était passé et je n'ai pas pu dormir. Alors je vous ai écrit. Il était cinq heures quand je me suis endormie. Vous avez brûlé ma lettre?

PHILIPPE

J'ai oublié.

GOTTE

Quelle imprudence! Je vous l'avais bien recommandé pourtant! Où est-elle? brûlez-la vite.

PHILIPPE

Tenez, la voici! (Il tend une lettre à Gotte qui va la jeter dans le feu.)

GOTTE

Et vous, avez-vous pensé à moi, à nous?

PHILIPPE

Ah! oui, j'y ai pensé, j'y ai pensé.

GOTTE

Comme vous dites ça! Ah! mon Dieu, j'en étais sûre : vous m'en voulez, maintenant?

PHILIPPE

Je ne vous en veux pas..... j'en veux surtout à moi ; moi non plus, je n'ai pas dormi, j'ai passé une nuit de remords. Ah ! ça n'est vraiment pas beau ce que nous avons fait là.

GOTTE

Que voulez-vous ? Ç'a été une surprise.

PHILIPPE

Une surprise ?... Voyons, ma petite Gotte, vous saviez bien que votre mari était absent et que... non, je ne veux pas insister, ça n'est pas mon rôle ; mais ne nous payons pas de mots. Une surprise !... non, nous avons trahi Hélène ; car c'est bien la trahison cette fois. Comment allons-nous reparaître devant elle ? Avez-vous songé à ça ?

GOTTE

Ma foi, non,

PHILIPPE

Nous voilà bien avancés maintenant.

GOTTE

On ne fait pas ça pour être bien avancés.

PHILIPPE

Ecoutez, Gotte, j'ai bien réfléchi, nous sommes profondément coupables, et il ne faut pas que la surprise d'hier se renouvelle. Vous ne pouvez pas être ma maîtresse, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas songé un seul instant que j'allais rompre avec Hélène, à la veille de l'épouser, et vous la sacrifier, elle qui n'a rien fait ! Ça n'est pas possible. Alors quoi ? Continuer à la tromper ? Vous hier, elle aujourd'hui ! Ah ! non, non, mille fois non... je me ferais l'effet d'une fille qui remet et enlève son corset à une heure d'intervalle... C'est grotesque et c'est répugnant !

GOTTE

Mais, Philippe, ne vous irritez pas et surtout ne me parlez pas ainsi. Ah ! je me doutais bien en venant de ce qui m'attendait : c'était à prévoir ; mais rassurez-vous, je ne viens pas ici armée de mes droits, je ferai ce que vous voudrez et si petite qu'elle soit, je me tiendrai à la place que vous m'indiquerez.

Pourtant, je vous assure que vous exagérez... nous ne sommes pas des criminels.

PHILIPPE

Vous êtes donc inconsciente, alors?

GOTTE

C'est possible... toutefois, si vous devez avoir de tels remords et des lendemains si bouleversés, vous avez raison, il ne faut pas que ça se renouvelle.

PHILIPPE

Et vous, Gotte, vous n'avez pas de remords ?

GOTTE, le regardant bien en face.

Non, Philippe, parce que moi, je vous aime... (Petit silence.) Mais si je ne puis être votre maîtresse, et je le comprends, ne puis-je au moins rester votre amie, votre tendre amie..... je n'en demande pas davantage.

PHILIPPE

Pour le moment, mais vous seriez bientôt plus exigeante ; et quant aux demi-mesures,

nous savons où elles mènent, les demi-mesures : à l'infamie tout entière. Il y a quatre mois chez vous, à la campagne, lorsque j'ai voulu partir ; il était temps encore et nous n'étions pas coupables... je vais même plus loin : ce qui se passait en nous, entre nous, était naturel... vous voyez que j'ai des idées suffisamment larges ; mais où la faute a commencé, c'est lorsque vous m'avez obligé à revenir, c'est lorsque vous avez manœuvré...

GOTTE

Manœuvré ?

PHILIPPE

Oui, manœuvré avec tant d'habileté, qu'Hélène elle-même s'est alarmée et a trouvé étrange que je ne fusse pas au milieu de vous, car vous avez admirablement exploité l'amitié quasi fraternelle qui vous unissait, cette amitié que vous oubliez d'ailleurs si allègrement pour d'autres choses.

GOTTE

C'est un réquisitoire, vous analysez mer-

veilleusement, mais vous feriez mieux d'avoir moins d'analyse et plus de volonté.

PHILIPPE

Oui, vous avez raison. C'est à ce moment-là que j'aurais dû tout avouer à Hélène, mais il ne s'agissait pas que de moi, il s'agissait aussi de vous, et je ne m'en suis pas cru le droit, puisque l'honneur... l'honneur !... nous défend de dénoncer une femme, quoi qu'elle fasse. Alors nous avons vécu à nouveau l'un près de l'autre ; nous nous sommes trouvés ensemble, seuls, vous avez poursuivi votre œuvre... vous avez pleuré, car vous saviez que vos larmes usaient ma résistance et sous prétexte de tendresse et de souffrance, vous avez amolli mon cœur et troublé ma chair... si bien que nous sommes arrivés au désastre d'hier.

GOTTE

C'est admirable ! Je me suis donnée à vous, je vous ai fait cadeau de ma personne et vous m'en remerciez en parlant de désastre ;

mais si c'est un désastre, mon cher, vous en avez votre part; vous n'appuyez pas assez là dessus ; je ne vous ai pas pris de force après tout, et j'estime que j'ai le droit de vous demander des comptes. Eh bien ! qu'est-ce que vous faites de moi dans tout ça? Qu'est-ce que je deviens, moi ? (Rageuse.) Et si je vous aime, moi, si je vous aime ?

PHILIPPE

De quelle façon vous me le dites ! Mais non, vous ne m'aimez pas, ma pauvre Gotte : c'est l'obstacle qui était entre nous qui vous a amusée d'abord, puis troublée, puis passionnée, puis affolée ; alors, vous êtes devenue la rivale de votre amie, et ce n'est pas moi que vous aimez, c'est Hélène que vous détestez : à telles enseignes que si l'un des deux, Hélène ou moi, venait à disparaître, vous rentreriez dans la tranquillité.

GOTTE

Vous avez décidé ça. Dites plutôt que c'est vous qui avez eu un caprice, une fan-

taisie, une curiosité, puisque vous pouvez si facilement vous reprendre; mais moi ça n'est pas la même chose ; que voulez-vous que je devienne maintenant que vous m'avez prise, que vous m'avez prise ?

PHILIPPE

Ne parlez pas si haut. Hélène doit venir tout à l'heure ; elle peut entrer d'un moment à l'autre et tout entendre... épargnons-lui au moins ça.

GOTTE

Nous l'entendrons sonner, j'imagine.

PHILIPPE

Vous savez bien qu'elle a la clef de l'atelier. D'ailleurs à quoi bon cette discussion ? Je vous préviens que cette fois-ci, ma décision est absolue et vos larmes même ne sauraient me toucher.

GOTTE, *fièrement.*

Soyez tranquille, je ne pleurerai pas.

PHILIPPE

Donc, abrégeons, je vous prie. Il est inutile

qu'Hélène vous trouve ici... il faut vous en aller.

GOTTE, bondissant.

Vous me chassez.

PHILIPPE, patient.

Je ne vous chasse pas. J'en appelle à votre bonne foi... je vous conseille de vous en aller.

GOTTE

Alors, il faut que je lui cède la place et que je vous laisse seuls ! Voulez-vous que je fasse le guet, pendant que vous y êtes ? Eh bien, non... je ne m'en irai pas... je ne m'en irai pas. Vous croyez que vous allez me renvoyer comme une grue et que je supporterai cette humiliation. Quand je me suis donnée à vous, j'ai fait une chose importante, mon cher, ce n'est peut-être pas votre avis, je le regrette, mais c'est le mien. Et pourquoi donc serais-je toujours sacrifiée, moi ? Je vaux autant qu'elle, après tout... avec ça qu'elle se serait gênée à ma place.

PHILIPPE

Je vous défends, entendez-vous, de parler ainsi... mais vous êtes folle.

GOTTE

Je ne suis pas folle du tout, je sais ce que je dis, oui, je vaux autant qu'elle, peut-être plus.

PHILIPPE, froidement.

Non.

GOTTE, hors d'elle.

Non?... Vous êtes mon premier amant, je le jure; tandis qu'elle...

PHILIPPE

Tandis qu'elle... mais parlez donc... (Il lui serre les poignets et la secoue.)

GOTTE, se dégageant.

Ah! lâchez-moi... tandis qu'elle, elle ne pourrait pas en dire autant: il y en a eu un autre avant vous.

PHILIPPE

Vous mentez, taisez-vous, vous mentez.

GOTTE

Non, je ne mens pas... la preuve, c'est que son enfant, le petit Georges, que vous aimez tant, n'est pas le fils de Gaston Ardan. Si vous voulez des détails, je vous en donnerai. (Philippe tombe accablé sous cette révélation, la tête dans ses mains. Gotte à elle-même et comme un enfant :) Tant pis... je ne vois pas pourquoi je l'épargnerais, pourquoi je me dévouerais, après tout. Eh bien, oui, oui, je la déteste, tant pis ! (Elle va près de Philippe.) Je vous ai fait de la peine ?

PHILIPPE

Ah ! oui, voyez-vous, vous n'auriez pas dû me dire... vous m'avez fait mal.

GOTTE

Mon pauvre Philippe, je vous demande pardon, mais aussi, c'est votre faute... vous avez été cruel... il y a des choses qu'on ne dit pas à une femme qui a été votre maîtresse la veille : vous m'avez poussée à bout.

PHILIPPE

Vous vous vengez cruellement... c'est égal, vous n'auriez pas dû..... Ah ! non, je ne vous aimerai jamais... partez, partez, allez-vous-en de ma vie ! Ah ! nous pataugeons dans un sale cloaque. Tenez, j'ai tellement le dégoût de vous et de moi-même que j'ai envie d'avouer tout à Hélène, votre infamie et la mienne, et nos mensonges à tous les trois... d'avouer comme on vomit, pour être débarrassé.

GOTTE

Mais vous n'avez pas le droit de faire ça... ce n'est pas votre secret, c'est le mien aussi. Philippe, jurez-moi que vous ne lui direz rien... mais vous n'avez pas le droit, ça serait indigne d'un homme d'honneur... Jurez-moi...

PHILIPPE

Je ne vous jure rien du tout. Comment, vous venez me faire une révélation effroyable et vous voudriez que je ne lui en parle pas ! Voyons, c'est impossible.

GOTTE, affolée.

Soit, en tout cas, vous n'avez pas besoin de me mêler à cette histoire-là. Arrangez-vous, inventez quelque chose, mais vous ne pouvez pas me compromettre, j'ai un mari, une situation. Philippe, il faut me jurer que vous ne me nommerez pas, quoi qu'il arrive.

PHILIPPE, la toisant.

Ah ! comme vous avez peur ! Vous n'êtes vraiment pas très brave.

GOTTE

Non, je ne suis pas brave ; je suis très lâche, même... c'est entendu.... Écoutez, dépêchez-vous... je crois qu'on a ouvert la porte... il faut me donner votre parole d'honneur.

PHILIPPE, impatienté.

Mais je vous la donne.

Et quelques secondes après, Hélène entr'ouvre la porte de l'atelier.

SCÈNE IV

PHILIPPE, GOTTE, HÉLÈNE

HÉLÈNE sur la porte.

Tiens, tu es là, Gotte? Il ne fait pas très clair, ici.

GOTTE

J'arrive à l'instant... oui, j'étais venue, pensant te trouver ici... alors je t'ai attendue pour te dire...

HÉLÈNE, la coupant.

Il vient de m'arriver une histoire extraordinaire... (Elle rit.) Ah! ah! je crois bien que mon amoureux me fait des infidélités... Figure-toi... en descendant de voiture, j'ai perdu ma jarretière, et c'est un jeune abbé, très gentil ma foi, qui l'a ramassée et qui me l'a rendue, en me disant : « Ça ne vous arriverait pas, madame, si vous portiez des jarretelles... comme ça... (Voyant que personne ne rit.) Eh bien, je trouve ça très drôle. Et vous, Philippe, vous ne riez pas?

GOTTE

Ah ! ma chère, je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui... mais il n'est pas dans ses bonnes... il n'y a que toi qui puisse le remonter. Je vous laisse... Ah ! au fait, j'oubliais pourquoi j'étais venue. Je voulais te dire : tu n'aurais pas besoin de soie pour des jupons ?

HÉLÈNE

Mais si, mais si, j'en ai toujours besoin.

GOTTE

Eh bien ! tu sais, mon petit marchand de soldes, dont je t'ai parlé... il a en ce moment des occasions extraordinaires, des pékins et des brochés en toutes nuances, trois francs quatre-vingt-dix, on en a plein la main... pense donc, trois francs quatre-vingt-dix, et en soixante, ma chère !

HÉLÈNE

Oh ! ma chère, c'est pour rien.

GOTTE

N'est-ce pas ? Seulement, il faut te dépê-

cher, si tu veux en profiter; ça s'enlève comme du pain. C'est pour cela que je voulais te prévenir tout de suite. Tâche donc d'y passer aujourd'hui.

HÉLÈNE

Je te remercie : tu es bien gentille. J'y passerai en sortant d'ici.

GOTTE

Tu feras bien... Je me sauve... Je suis horriblement pressée... J'ai un tas de courses à faire... Au revoir, mon chat... (Elle embrasse Hélène. A Philippe.) Au revoir, beau ténébreux... ne m'accompagnez pas... je connais les aises, comme dit ma femme de chambre. (Elle sort.)

SCÈNE V

PHILIPPE, HÉLÈNE

HÉLÈNE, quand Gotte est partie et tout en ôtant sa voilette, son manteau, son chapeau et ses gants.

C'est drôle ! Elle est pourtant très intelligente, Gotte, très fine, et il y a des nuances qu'elle ne saisit pas.

PHILIPPE

Quelles nuances?

HÉLÈNE

Eh bien! à chaque instant, je la trouve ici... elle est toujours fourrée chez toi... ce n'est pas sa place. Je sais bien que c'est mon amie, notre confidente... enfin c'est une question de tact, on a ça ou on ne l'a pas. Et puis je ne sais pas pourquoi je t'en parle aujourd'hui... ça n'a aucune importance... moi je ne le ferais pas, voilà tout. Voyons, est-ce vrai?

PHILIPPE

Je n'en sais rien... c'est possible; tout est possible.

HÉLÈNE, le regardant.

Qu'est-ce que tu as? J'espère que ce n'est pas l'histoire de cet abbé qui t'a assombri à ce point. Je te l'ai racontée parce que ça me semblait drôle. Si j'avais su, je n'aurais rien dit. Tu n'es pas jaloux, j'imagine?

PHILIPPE

Mais non, je ne suis pas jaloux... je ne suis pas jaloux... de ça...

HÉLÈNE

Alors, qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air bouleversé. Ah ! je n'aime pas te voir ainsi, on t'a fait quelque rosserie ; tu as reçu une mauvaise nouvelle ; on t'a dit du mal de moi ? (Voyant qu'elle a touché juste.) Ah ! mon pauvre Philippe, je t'adore et tu m'aimes ; le monde ne peut pas supporter qu'on soit heureux ; alors, nous sommes entourés d'ennemis qui nous guettent et qui potinent haineusement. Tout ce qu'ils pourront faire pour empoisonner notre bonheur, ils le feront, mais puisque nous nous aimons, le reste ne compte pas. (Elle veut l'embrasser ; il la repousse.) Tu me repousses ? Qu'est-ce qu'il y a ?... Je veux savoir, il y a quelque chose.

PHILIPPE, lui prenant la main et la regardant.

Oui... écoute, Hélène, tu ne m'as jamais rien caché de ta vie passée ?

HÉLÈNE

Je ne crois pas... mais pourquoi me demandes-tu ça ?

PHILIPPE, lui lâchant la main.

Parce que l'on m'a écrit... du moins, on m'a dit... enfin je sais que tu as eu un amant!.. Est-ce vrai ?

HÉLÈNE

Si tu le sais, c'est bien.

PHILIPPE

Oh ! réponds-moi franchement, je t'en supplie... ne me force pas à remonter aux preuves... Est-ce vrai ?

HÉLÈNE

Oui, c'est vrai... mais qui donc t'a dit ça ?

PHILIPPE

Je ne peux pas te le dire.

HÉLÈNE

Tu ne peux pas me le dire.

PHILIPPE

Non, et d'ailleurs, peu importe, puisque tu

le reconnais toi-même... Alors, toi aussi, tu mentais ?

HÉLÈNE

Je ne t'ai pas menti : tu ne m'as rien demandé.

PHILIPPE

Non, je ne t'ai rien demandé, mais tu m'as laissé croire que j'étais le premier, tu entends, *le premier* qui éveillais ton cœur, tes sens et tout ton être; tu m'as habitué à cette ivresse, tu m'as encouragé dans l'orgueil de t'avoir révélée à toi-même ! Comment donc appelles-tu ça, si ce n'est pas un mensonge ?

HÉLÈNE

Si j'ai menti, c'était pour toi, pour que tu ne sois pas malheureux, pour que tu ne souffres pas.

PHILIPPE

Ah ! oui, parbleu, quand vous ne mentez pas contre nous, par astuce et pour nous rouler, vous mentez soi-disant pour nous, par pitié et pour nous épargner, n'est-ce pas ? De toutes façons, vous mentez toujours. Et puis

admettons, tu mentais pour moi; mais tu mentais aussi pour toi, dans ton intérêt, parce que ta vie s'arrangeait bien ainsi et, malgré cette aventure, tu acceptais de devenir ma femme et de prendre mon nom, ma liberté, mon existence tout entière... tu avais mis la main sur moi... et j'étais chambré !

HÉLÈNE

Philippe, tais-toi, tais-toi, c'est affreux ce que tu dis là. Comment peux-tu me prêter des calculs aussi vils, moi qui t'adore et qui ne vis que pour toi. Tu me parles comme à une fille qui voudrait se faire épouser.

PHILIPPE, entre haut et bas.

Avec une fille au moins, on sait à quoi s'en tenir, on n'est pas trompé... j'aime mieux les femmes qui ne laissent pas d'illusions avant que celles qui n'en laissent pas après.

HÉLÈNE

Ah! tu peux bien m'accabler... Oui, tu as raison, il eût été plus digne de toi et de moi d'avouer tout, mais je craignais de perdre mon

bonheur et que tu fusses sans pitié, comme tu l'es aujourd'hui.

PHILIPPE

Je t'aurais pardonné.

HÉLÈNE

Tu dis ça maintenant.

PHILIPPE, avec force.

Je le dis et je l'aurais fait. Non, vois-tu, c'est le mensonge, l'éternel mensonge dont j'ai horreur. Quelle confiance veux-tu que j'aie pour l'avenir ?... Je t'avais mise au-dessus de toutes, et j'apprends que tu as été à un autre avant moi. Et tu l'as aimé, cet autre? Naturellement, tu vas me dire que tu ne sais pas comment ça s'est fait, que ç'a été une surprise; enfin, ce que vous dites toutes.

HÉLÈNE, simplement et pas vite.

Non, je ne te dirai pas ça... je l'ai aimé.

PHILIPPE

Ah! misérable!

HÉLÈNE

Oui, je l'ai aimé, et c'est ma seule excuse. Je n'ai pas eu un amant par caprice, par désœuvrement, ou pour jouer un bon tour à une amie, comme tant d'autres... aussi tu m'appelles misérable.

PHILIPPE

Et qui est cet homme? Comment s'appelle-t-il? Il est mort, il vit, quoi? Mais parle donc, réponds. Tu ne veux pas me dire son nom?

HÉLÈNE

A quoi bon?

PHILIPPE

Tu es bonne, toi. Il y a des gens après lesquels on n'aime pas venir.

HÉLÈNE

On n'aime venir après personne et quel que soit celui que je te nommerai, c'est justement celui-là que tu ne me pardonneras pas.

PHILIPPE

Alors, tu veux que nous vivions ensemble

avec cet inconnu entre nous, et que je sois exposé à le rencontrer, à lui serrer la main peut-être ? Non, ça n'est pas possible, il faut nous en aller chacun de notre côté... Je te rends ta liberté et je reprends la mienne.

HÉLÈNE

Ah! comme tu es cruel et implacable et pourtant je t'ai aimé pour ta justice et pour ton humanité, et parce que tu te penchais sur toutes nos misères avec une âme généreuse. . je t'ai aimé parce que tu ne ressemblais pas aux autres... je te croyais capable d'indulgence et de pardon.

PHILIPPE

On est indulgent quand on n'est pas acteur dans le drame des passions; mais quand on y est pour son propre compte, on pense autrement... je m'en aperçois bien maintenant; c'est l'instinct qui domine, c'est illogique, égoïste, brutal, si tu veux, mais c'est ainsi. Je souffre : j'ai une blessure là, une plaie hor-

rible... alors je crie!... (Il éclate en sanglots.) Tu ne comprends donc pas ça ?

HÉLÈNE, dans les larmes.

Oui, je sais, c'est affreux et je te plains de tout mon cœur; mais depuis que je te connais, tu n'as rien à me reprocher. Voyons, toi qui es juste, car tu es juste et bon, malgré tout, écoute-moi... écoute-moi. Tu as connu l'homme que j'avais épousé et dans quel monde je vivais, et combien mon existence était vide. Pouvais-je deviner que je te rencontrerais? Sans ça, je t'aurais attendu purement comme une fiancée, je me serais gardée avec orgueil. Mais du jour où je t'ai aimé, rien n'a plus existé pour moi, et le passé s'est éloigné brusquement jusqu'à disparaître, et tu aurais voulu que je t'en parle, quand tu m'as demandé d'être ta femme.

PHILIPPE

Oui.

HÉLÈNE

Ah! vois-tu, il y a des choses qu'on ne peut pas exiger d'une véritable amoureuse...

c'est-au-dessus des forces de la plus forte... je t'en supplie, ne regarde pas dans le passé, mais dans l'avenir : je serai ta maîtresse, ta compagne, je serai ce que tu voudras, car je t'aime, je t'adore, entends-tu... Tiens, je suis à tes pieds, je m'humilie, je te demande pardon, pardon. (Elle est à genoux devant lui.)

PHILIPPE

Je peux bien te pardonner, mais il faudrait pouvoir oublier. Pouvons-nous faire que ce qui a été n'ait pas été? Et puis n'y aura-t-il pas tout près de nous, entre nous, le souvenir vivant de ta faute, ta faute elle-même, en chair et en sang!

HÉLÈNE

Je ne te comprends pas. Que veux-tu dire?

PHILIPPE

Mais si, tu me comprends... ton enfant, Georges, ton fils, son fils, et qui lui ressemble peut-être... Ah! non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible.

HÉLÈNE

Ah! mon Dieu!... mais comment sais-tu ?... (Brusquement.) C'est Gotte qui te l'a dit?

PHILIPPE

Non, ce n'est pas Gotte!

HÉLÈNE, se relevant.

Ne mens donc pas! c'est Gotte! il n'y a qu'elle au monde, tu entends, qui sache ça; il n'y a qu'elle à qui j'aie confié mon secret... j'ai bien choisi d'ailleurs. Alors, c'est ça qu'elle est venue te dire tout à l'heure, et pour me trahir ainsi elle devait avoir une raison, une raison personnelle. Ah! je comprends tout, maintenant... tout s'éclaire... Je sentais bien, depuis quelque temps, depuis longtemps même... tiens, ça a commencé il y a cinq mois, à la campagne, tu vois que je ne suis pas tout à fait une imbécile... je sentais bien quelque chose de louche autour de moi, et que je vivais dans une atmosphère d'intrigues et de mensonges qui s'épaississait de jour en jour; mais je ne voulais pas approfondir, je ne

voulais même pas m'arrêter aux soupçons d'une trahison de sa part, de la tienne, d'une trahison aussi basse. Ah! la gueuse... elle mériterait...

PHILIPPE

Quoi? qu'est-ce que tu vas faire?

HÉLÈNE

Rassure-toi... il faudrait la tuer, n'est-ce pas? ou alors ne rien dire. Je ne dirai rien. Mais toi, toi, pour un homme supérieur, pour un artiste qui aime les choses chic, tu y as la main; toi, mon amant, mon fiancé, me tromper avec mon amie, avec ma sœur presque, c'est vraiment le potin de six heures ou je ne m'y connais pas. Et c'est toi tout à l'heure qui me jugeais, qui me jugeais! Ah! ce rôle de justicier ne te va guère et tu as manqué quelque peu d'indulgence, mon garçon. C'était pourtant le cas ou jamais de te rappeler tes théories généreuses, les droits et les devoirs égaux, et que la faute de l'homme a la même importance que celle de la femme;

toutes ces belles phrases qui m'ont fait croire à ta supériorité! Ah! hypocrite! Tu es bien comme les autres, tu es bien un homme, un être faible et impitoyable. Oui, tu as été sans pitié, tout à l'heure; m'as-tu assez durement fait sentir ta colère et ton mépris, et comme l'insulte était près de tes lèvres, car tu n'avais même pas la douleur d'un amant : tu n'as eu que la rage d'un mâle.

PHILIPPE

Je souffre plus que tu ne le crois.

HÉLÈNE

Mais non, tu n'as eu que de la colère et de la rage : tu étais atteint dans ta seule vanité d'homme, dans ta vanité bête, ah! oui, bête, car tu acceptais que mon enfant fût le fils d'un Gaston Ardan, c'est-à-dire d'un voleur et d'une brute que tu méprisais et dont il aurait sans doute hérité les vices ; mais qu'il fût le fils d'un autre et d'un garçon propre, certainement, tu ne peux pas te faire à cette idée-là. Et tu m'as mise plus bas qu'une fille.

Eh bien non, nous sommes quittes, mon cher... oui, j'ai eu un amant et je relève tout de même la tête... j'invoque pour moi, femme, le droit à l'amour; ce sont tes doctrines et je suis ton élève après tout... j'ai eu un amant comme tu as eu des maîtresses.

PHILIPPE

Ah! Hélène, ça n'est pas la même chose!

HÉLÈNE, se forçant à rire.

Enfin, tu arrives aussi à l'affirmer, le fameux axiome, toi, toi, c'est admirable... c'est drôle, c'est vraiment drôle!

PHILIPPE

Tu peux railler.... je ne me défends pas... je suis un misérable... tu peux m'accabler à ton tour, c'est ta revanche.

HÉLÈNE, triste d'abord, puis dans les larmes.

Ah! mon pauvre ami, va, je ne triomphe guère... si tu savais... Et puis à quoi bon récriminer... de part et d'autre, ce qui est fait est fait. Mais vois-tu, moi, ce n'est pas dans

mon amour-propre que je suis atteinte, c'est dans mon amour, dans mon unique et grand amour... tout s'écroule, tout s'écroule, mes illusions, ma foi, mon idéal, ma seule raison de vivre... c'est mon bonheur, mon pauvre bonheur qui s'effondre... Ah! c'est horrible, vous deux, vous deux. Ah! mon Dieu, je ne méritais pas ça! (Elle éclate en sanglots.)

PHILIPPE, se jetant à ses genoux.

Hélène, pardonne-moi... je n'aime que toi au monde... J'ai le remords effroyable de ce que j'ai fait. Ah ! si tu pouvais voir ce qui se passe en moi, combien je suis malheureux... Et puis il y a des choses que je ne peux pas te dire; alors je me laisse accuser et je te parais coupable, monstrueusement, et pourtant, si tu savais!

HÉLÈNE

Oui, oui je sais... ne me dis rien, je devine, mais c'est égal...

PHILIPPE

Je ne m'excuse pas non plus et je n'avais

pas le droit d'être impitoyable tout à l'heure... Ah! non, je n'en avais pas le droit. Je te demande pardon, c'est moi qui m'humilie et qui suis à tes pieds... Hélène, réponds-moi, je ne veux plus que tu pleures.

HÉLÈNE

Ah! mon pauvre ami, s'il y a une faute dans ma vie, je l'expie cruellement et tu peux te contenter de ça.

PHILIPPE

Nous expions tous les deux; mais il faut oublier toutes ces choses horribles. C'est toi qui le disais tout à l'heure, il ne faut pas regarder dans le passé, mais dans l'avenir. Nous serons heureux et nous nous aimerons davantage, puisque nous aurons souffert l'un par l'autre. Ah! ne m'abandonne pas, car je ne peux pas m'imaginer la vie sans toi... mais tu ne m'aimes peut-être déjà plus...

HÉLÈNE

Je n'en sais rien... (Elle pleure silencieuse-

ment.) Voyons, quelle heure est-il, avec tout ça? Il doit être tard.

PHILIPPE

Il est sept heures.

HÉLÈNE

Il faut que je m'en aille. J'ai la tête en feu, je suis brisée comme si j'avais reçu des coups. Ah! je dois être jolie..., et je dîne en ville ce soir. (Elle se lève.)

PHILIPPE

Ah! ma pauvre maîtresse, je suis navré.

HÉLÈNE

Je ne te dirai pas qu'il n'y a pas de quoi. (Se regardant dans une petite glace.) Ah! cette tête! Je suis découragée, je suis lasse. (Elle se met de la poudre de riz.)

PHILIPPE

Veux-tu t'arranger par là?

HÉLÈNE

Oh! non.

PHILIPPE

Quand te reverrai-je?

HÉLÈNE

Je n'en sais rien.

PHILIPPE

Voyons, Hélène!

HÉLÈNE

Mais non, je n'en sais rien! (Elle remet son chapeau.)

PHILIPPE

Tu ne peux pas t'en aller comme ça.

HÉLÈNE

Comment, comme ça?

PHILIPPE

Oui, enfin, sans un mot qui me laisse espérer.

HÉLÈNE

Espérer quoi?... Qu'est-ce que tu veux que je te dise; je suis encore tout endolorie, toute meurtrie : il faut le temps de se remettre... tu ne comprends donc pas? Tiens, aide-moi à mettre mon manteau... c'est trop lourd.

PHILIPPE

Si, je comprends! Ah! mon Dieu! Qu'est-ce que je vais devenir?

HÉLÈNE, d'une voix lasse.

Enfonce-moi mes manches. Écoute, il ne faut pas que nous nous revoyons tout de suite, nous avons besoin l'un et l'autre de réfléchir, de nous interroger, de voir clair en nous-mêmes... il faut que tu partes. Va-t'en dans le Midi, vers le soleil, pars demain, pars ce soir si tu peux, mais laisse-moi, laisse-moi... Ah! sept heures et demie! je vais être en retard, allons, adieu.

PHILIPPE

Adieu?

HÉLÈNE

Au revoir, peut-être, aie bon courage!

HILIPPE

Je partirai demain.

HÉLÈNE

Qu'est-ce que tu fais ce soir?

PHILIPPE

Je dîne avec André, il doit venir me chercher tout à l'heure.

HÉLÈNE

Ah! je ne voudrais pas le rencontrer; il faudrait lui parler et je ne m'en sens pas la force, et puis, il verrait que j'ai pleuré.

PHILIPPE

Veux-tu passer par l'atelier?

HÉLÈNE

Oui, j'aime mieux.

PHILIPPE

Attends! je vais t'éclairer. (Il prend la lampe et on le voit disparaître avec Hélène.)

(La scène devient sombre.)

RIDEAU.

ACTE IV

Au cap Martin, entre Menton et Roquebrune, un bois de pins au bord de la mer violette ; dans le fond, la ville de Menton, et très loin, très vague, la côte italienne.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE arrivant avec HÉLÈNE

PHILIPPE

Et maintenant, vous avez vu tout mon domaine. Oui, j'ai loué cette petite maison blanche au milieu des pins et depuis deux mois je vis là, tout seul, en face de la mer. Ici même, dans cet endroit qui ressemble à un bois sacré et dont j'ai fait mon rêvoir, je venais chaque jour et je pensais à vous éperdûment. Je vous attendais, partagé entre les grands espoirs et les grandes craintes, et vous

voilà enfin !... vous êtes là, je vous vois, vous me parlez, et je ne peux croire à tant de bonheur.

HÉLÈNE

Ah ! on est bien ici ! Vous avez une vue splendide. Quelle est donc cette villa mauresque que l'on voit là-bas ? Est-ce que ça n'appartient pas à Prunier ?

PHILIPPE

Je ne sais pas; oui, je crois.

HÉLÈNE, trop gaie.

Je suis passée devant tout à l'heure en venant de Menton. Vous ne savez pas comment il l'a baptisée : « Le Petit Biarritz. » C'est une idée qui ne viendrait pas à une mère : « Le Petit Biarritz. » Vous ne trouvez pas ça extraordinaire ?

PHILIPPE, triste.

Si.

HÉLÈNE

Et qu'est-ce que vous dites de neuf?

PHILIPPE

Rien... Ou plutôt j'aurais bien des choses à vous dire, mais il faut commencer... je ne sais pas... je n'ose pas... je suis troublé. Que se passe-t-il à Paris ?

HÉLÈNE

Paris est terrible en ce moment, il y a deux mois que nous n'avons vu le soleil... Ah ! vous avez de la chance, vous ; vous lézardiez pendant que nous pataugions et vous avez coupé aux cérémonies surannées de la nouvelle année. Ah ! le premier de l'an ! Jour navrant quand on n'a pas de famille, odieux lorsqu'on en a.

PHILIPPE

C'est bien vrai.

HÉLÈNE

Et puis alors, toujours la même chose, des potins et de la boue, de la boue et des potins. Dites donc, à propos, Mme Belett, vous savez bien, Mme Belett, la maîtresse d'André de Fréville, hein ? Quel drame !

PHILIPPE

Quoi donc ?

HÉLÈNE

Comment! Vous ne savez pas? Vous ne lisez donc pas les journaux ?

PHILIPPE

Je ne lis jamais les journaux, surtout ici.

HÉLÈNE

Eh bien ! Il y a eu un drame effroyable. Imaginez-vous que celui qui a succédé à de Fréville était un petit jeune homme très naïf, et comme la personne lui donnait deux ou trois camarades de cœur, ça exaspérait le petit jeune homme qui voulait un compartiment pour lui tout seul, une cabine de luxe... un enfant, quoi ! Enfin, un jour, Mme Belett n'était pas venue à un rendez-vous, et le gigolo a fait porter une lettre chez elle, mais c'est son mari qui a reçu la lettre et qui l'a ouverte.

PHILIPPE

Ah !

HÉLÈNE

Dame! il y avait urgent sur l'enveloppe, n'est-ce pas ; il avait sans doute lu argent, cet homme, on peut se tromper... un député... et il se dit : « Voilà un petit jeune homme qui va faire des bêtises. » Il court chez lui, il l'exhorte à la patience, essaie de lui faire entendre la philosophie de la vie, mais la vraie passion est plus entraînante que le froid scepticisme : c'est le petit jeune homme qui a communiqué son exaltation au mari ; il lui a fait honte du rôle complaisant qu'il jouait, si bien que les écailles lui sont tombées des yeux, au mari, c'est le cas de le dire ; il est rentré chez lui, il a attendu sa femme, et dans le moment qu'elle rentrait, il l'a assommée.

PHILIPPE

Vraiment ?

HÉLÈNE

Oui. La vie continue son petit trantran, la mort aussi. Carton a perdu sa femme. Il lui a fait un très bel enterrement ; il n'y avait

pas de troupes, et ça n'est pas juste, car elle aimait beaucoup les officiers: mais il y avait des gens de l'Opéra qui ont chanté et des gens du Conservatoire avec des instruments : c'était très beau.

PHILIPPE

Vous y étiez?

HÉLÈNE

Non, je n'ai pu aller qu'à la répétition générale.

PHILIPPE

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

HÉLÈNE

Ma foi, je ne vois plus rien. Ah! vous savez que Mme Sureau fait de la magie, maintenant ! Elle se coiffe avec des bandeaux, elle porte des grandes jupes fantômes en étoffe Liberty. Ah ! Liberty, que de sottises on commet en ton nom ! Elle s'entoure de poètes qui font des vers qui ne riment pas, de peintres qui ne savent pas dessiner, de compositeurs que toute mélodie fait hurler comme

des chiens, et d'amoureux qui ne peuvent pas...

PHILIPPE

Hélène !

HÉLÈNE

Eh bien ! non, ils ne peuvent pas... C'est un milieu très amusant.

PHILIPPE, inquiet.

Ah ! vous y allez donc ?

HÉLÈNE

Quelquefois.

PHILIPPE

Pourquoi y allez-vous ?

HÉLÈNE

Pour me distraire, par curiosité... oh ! par curiosité pure.

PHILIPPE

Il n'y a pas de curiosité pure.

HÉLÈNE, redevenue grave.

Vous en savez quelque chose.

PHILIPPE

Ah ! oui, vous avez raison, j'en sais quelque chose, n'est-ce pas ? Mais pourquoi venez-vous me parler de Mme Belett et des potins du monde ? Ce n'est pas ça que nous avons à nous dire. Ah ! depuis deux mois que je vis ici dans la solitude et dans la nature, je l'ai pris en horreur votre monde, et j'en ai compris la corruption et les dangers.

HÉLÈNE

Vous avez réfléchi ?

PHILIPPE

Oui, Hélène, j'ai réfléchi ; je me rappelle, quand je suis arrivé de ma province, j'étais un honnête garçon, j'avais un cerveau propre, un cœur sain, des rêves d'art et de travail, mais je suis venu à Paris. Hélas ! qu'est-ce qu'elle a fait de moi la Ville Lumière, une lumière par qui la conscience est aveuglée ? Je me suis d'abord indigné contre la rosserie et contre la muflerie des gens, car ces idées généreuses que vous aimiez en moi, c'étaient vrai-

ment mes idées, je n'étais pas un hypocrite ; mais je suis devenu comme les autres... comme les autres !

HÉLÈNE

Mais non, vous exagérez, vous n'êtes pas si mauvais que ça.

PHILIPPE

Mais si, mais si, j'ai été gagné par la contagion, j'ai eu des indifférences coupables, puis des complaisances, des veuleries tout au moins. Au surplus, je vous ai écrit tout ça, et je vous ai dit dans une longue lettre la décadence de mon âme.

HÉLÈNE

Oui, j'ai bien compris... j'ai bien compris, et d'ailleurs, j'avais deviné. Nous avons toujours les défauts de nos qualités : vous êtes très bon, par conséquent vous êtes faible, vous êtes un cérébral et par conséquent un chercheur de sensations ; vous avez agi par pitié et par curiosité.

PHILIPPE

Ah ! oui, c'est notre maladie à tous, cette curiosité, ce besoin d'expériences sur les autres et sur nous-mêmes.

HÉLÈNE

Il n'y a qu'une expérience tentable pourtant, c'est celle du bonheur.

PHILIPPE

Mais ici, Hélène, j'ai pris contact avec la nature, je me suis régénéré et mes sentiments ne sont plus petits et compliqués, mais grands et simples comme ces lignes que font sur le ciel la mer et les montagnes. Ici, au Cap Martin, c'est la solitude, le recueillement; je ne vois personne, si ce n'est parfois dans le jardin de la villa à côté, une dame, une vieille dame en noir qui fut très belle autrefois, belle d'une impériale beauté et qui maintenant...

HÉLÈNE, baissant la voix.

Est-ce que c'est ?...

PHILIPPE

Oui.

HÉLÈNE

Elle a payé aussi celle-là.

PHILIPPE

Nous payons tous, les plus grands comme les plus petits. Ah ! tout à l'heure j'ai été malheureux, j'ai souffert quand vous me parliez de Paris et de ses distractions avec ce ton léger que vous savez si bien prendre. J'ai déjà eu cette impression il y a quinze jours : j'étais allé à Monte-Carlo, par hasard ; j'ai déjeuné chez Ciros, il y avait de tout là dedans : un grand-duc, deux cabots, une chanteuse de café-concert et un ministre ; je suis allé voir jouer, et je ne sais pas ce qui m'a le plus exaspéré des milliardaires qui mettaient le maximum sur une couleur ou des bourgeois qui risquaient honteusement cent sous sur une transversale. Et les hommes avaient des têtes blêmes de scélérats et les femmes avec leurs coiffures étranges avaient l'air d'animaux malfaisants. Je suis sorti, il fallait que je respire et, sur cette merveilleuse terrasse de Monte-

Carlo, j'ai contemplé l'agonie du soleil ; un couple passait, un homme et une femme, ils disaient des choses telles qu'ils déshonoraient les espaces. Alors je me suis enfui, j'ai repris le train et je suis rentré dans ma solitude. Voilà où j'en suis.

HÉLÈNE

Vous êtes très bien et je vous aime ainsi. Oui, je vois que vous avez réfléchi et vos indignations me plaisent. Êtes-vous donc redevenu l'homme que vous étiez et que j'aimais ? Êtes-vous juste ? Car avant tout, il faut être juste. Avez-vous mis dans la balance ce que j'ai fait et ce que vous avez fait ? Voyez-vous, Philippe, je vous l'ai écrit et je vous le répète très sérieusement, êtes-vous certain d'avoir pardonné généreusement ! Parce que si nous devons vivre ensemble et que vous me reprochiez à chaque instant ce que vous savez, ou même que, sans me le reprocher directement, vos tristesses, vos silences me laissent supposer, malgré vous, que vous n'avez pas oublié,

que vous y pensez toujours, ce serait une existence épouvantable pour moi, pire que la séparation, pire que la mort même.

PHILIPPE

Je suis rentré dans la justice, je vous respecte et je vous adore. Mais vous-même ?

HÉLÈNE

Oh ! moi, vous n'avez même pas besoin de le demander, parce que je suis une femme, et que j'aime autrement que vous, si généreux que vous soyez. Ah ! décidément non, ce n'est pas la même chose.

PHILIPPE, se jette aux pieds d'Hélène et lui embrasse les mains.

Ah ! Hélène ! Hélène !

HÉLÈNE

D'ailleurs, pour que rien ne vous rappelle plus rien, pour que vous n'ayez même plus de prétextes, j'ai pris une grave résolution ?

PHILIPPE

Une grave résolution ?

HÉLÈNE

Oui, je me suis séparée de mon fils.

PHILIPPE

Georges ?

HÉLÈNE

Oui. Je l'ai mis au collège, chez les prêtres, en province ; il y restera toute l'année et il passera les vacances chez mes parents, de cette façon vous ne le verrez même pas.

PHILIPPE

Ah! Et vous resterez sans le voir toute une année.

HÉLÈNE

J'irai le voir de temps en temps.

PHILIPPE

Quel âge a-t-il?

HÉLÈNE

Six ans.

PHILIPPE

Je trouve qu'il est bien jeune, pensez donc, six ans, il a encore besoin de vous, pauvre petit bonhomme.

HÉLÈNE

Il y en a de plus jeunes que lui qu'on met au collège.

PHILIPPE

Tant pis.

HÉLÈNE

Mais vous savez, ils sont très bien chez les bons pères. — Vous comprenez bien que j'ai tout visité, les dortoirs, les salles d'études, les cuisines, c'est très propre, il sera très bien soigné.

PHILIPPE

Comme c'est drôle, vous vous séparez de lui quand il a six ans, et quand il en aura vingt. vous voudrez le tenir sous vos jupes et vous vous étonnerez qu'il puisse vivre loin de vous.

HÉLÈNE

Que voulez-vous? Tout le monde fait ça.

PHILIPPE

Si les autres mères ne comprennent pas leur devoir, ça n'est pas une raison pour

que vous le méconnaissiez, vous. Mais rappelez-vous ce que nous avons dit souvent sur l'éducation des enfants et du petit Georges en particulier. Vos idées ont donc bien changé ?

HÉLÈNE

Oui, elles ont bien changé depuis deux mois, à cause de vous.

PHILIPPE

Alors, c'est à cause de moi que vous vous séparez de votre enfant ?

HÉLÈNE

Oui, et je suis très heureuse de vous faire ce sacrifice.

PHILIPPE

Ah! pauvre petit! pauvre petit! Je n'ai aucune joie de ce que vous m'annoncez, mais une immense tristesse au contraire; je me rappelle, moi, j'ai été mis au collège à six ans et j'ai tant souffert!

HÉLÈNE

Vous, c'est possible, mais il y a des enfants qui s'en accommodent très bien.

PHILIPPE

Mais Georges n'est pas de ceux-là, il vous ressemble trop; il a votre nature, votre sensibilité extrême et votre délicatesse infinie; il sera froissé à chaque instant par la sévérité des professeurs, par la tracasserie des surveillants, et par les camarades cruels et mal élevés. Il aura peut-être les pieds chauds, mais été comme hiver il aura l'âme transie. Voyez-vous, je le plains de tout mon cœur, et que ce soit à cause de moi que vous vous en sépariez, je ne peux pas supporter cette idée-là. Et puis ça n'est pas juste. Il n'a rien fait, lui! J'aurais mieux aimé que vous l'eussiez gardé.

HÉLÈNE

Entre nous?

PHILIPPE

Mais près de vous.

HÉLÈNE

J'avais cru bien faire. Vous l'aimez donc, cet enfant?

PHILIPPE

Oui, parce qu'avant tout c'est votre enfant.

HÉLÈNE

Alors tu m'aimes vraiment. Ah! que je suis heureuse, mon Philippe, mon aimé, je te retrouve. (Ils s'étreignent doucement.) Ah! je suis bien heureuse. Ne fais pas attention (elle essuie ses larmes), c'est d'émotion, c'est de joie, mais vois-tu, je vais vite le retirer du collège, mon pauvre petit Georges. Ah! c'est bien facile, d'autant plus que je ne l'y aurais jamais mis.

PHILIPPE

Comment? Mais alors pourquoi?...

HÉLÈNE

C'était pour voir si tu m'aimais. Ah! tiens, je t'adore. (Elle l'embrasse.) Ecoute, écoute, alors nous allons partir tous les trois.

PHILIPPE

Oui, tous les trois.

HÉLÈNE

Et nous serons heureux ? Où irons-nous ?

PHILIPPE

Où tu voudras.

HÉLÈNE

Oui, mais il faut me jurer une chose, mon amant.

PHILIPPE

Je le jure, ma maîtresse.

HÉLÈNE

Quoi ?

PHILIPPE

Ce que tu vas me demander.

HÉLÈNE

Eh bien ! jure-moi qu'en quelque endroit que nous ayons une maison, que ce soit une chaumière ou un palais, que ce soit dans les montagnes ou au bord de la mer, tu ne l'appelleras pas le « Petit Biarritz ».

PHILIPPE, solennel.

Je le jure.

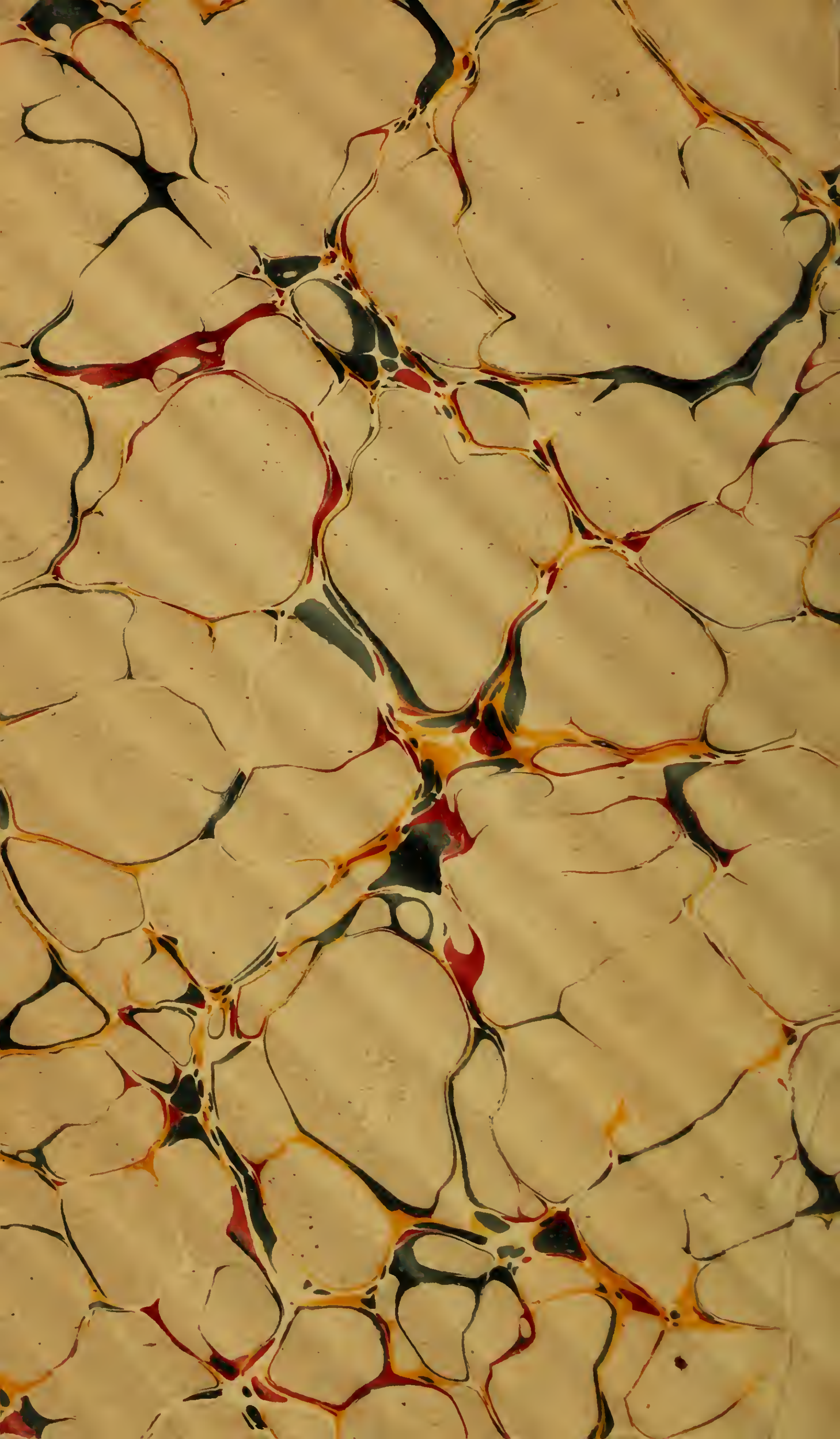
HÉLÈNE

All right; alors, donne-moi tes yeux et prends ma bouche.

FIN

Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie, rue de Damiette, 2, 4 et 4 bis.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 17 04 06 008 1